

Tout homme, partout et depuis la nuit des temps a  
cherché un monde meilleur pour les siens...

A ma Famille,



La nuit tombe, lentement, sur la rue Haute. Une nuit de pleine lune, emplie d'ombres et de reflets.

Dans le tableau désolé en clair-obscur, un homme longe les murs, à quelques jets de pavés, seulement, des urgences de l'hôpital Saint-Pierre.

Il chancèle, se rattrape, manque de glisser à nouveau, souffle quelques minutes.

Puis il se redresse, la tête tendue vers les cieux, comme s'il les invoquait. Il grimace, se remet en route. Péniblement. En claudiquant.

\*

La rue Haute, à Bruxelles, constitue à elle seule un résumé-patchwork des contrastes de la métropole européenne, un bestiaire des rebondissements de son histoire urbanistique.

C'est qu'elle traverse un quartier populaire et quelques cartes postales d'un passé pittoresque révolu tout en étant limitée à ses extrémités par les Grands Boulevards, qui ont *lifté* la ville en lui labourant le cœur et l'âme.

Au sud, elle se jette dans le boulevard de Waterloo et la ceinture qui enserme Bruxelles-Ville en lieu et place de son ancienne enceinte, mais la Porte de Hal, à son terme, dresse encore son empreinte médiévale.

Un peu plus haut, c'est l'hôpital Saint-Pierre, un fleuron universitaire, qui la jouxte sur plus de 60 mètres. Et, tout autour, mille et un commerces qui s'animent du matin au soir, le bruit et la fureur, mais dans la survivance et l'approximation. Et ce sont des restaurants espagnols qui vous allèchent d'une note folklorique frelatée, sangria médiocre et flamenco dévalué assurés. Ce sont de misérables snacks gavant à la va-vite les employés et les ouvriers du quartier, les secrétaires, les infirmiers, les médecins ou les visiteurs du centre hospitalier.

Plus loin s'étendent d'autres commerces, de chaque côté de la rue, conglomérat disparate où se vendent des vêtements

d'occasion à côté des clones maladroitement *griffés* de vos marques préférées. Ou ce sont des magasins de bibelots, d'antiquités plus surannées que vénérables, des épiciers de toutes origines, une foultitude de troquets et estaminets dont Bruxelles semble, seule, posséder la recette. De ces *gargotes* où *de echte Brusselseirs, les vrais Bruxellois*, ressassent ces temps jadis où Bruxelles *bruxellait*, un accent rocailleux au fond de la gorge, tamisé par les flots de bière que permettent les dernières économies.

Et ils sont encore là, à leur heure, dans leur quartier des Marolles, ces *Provençaux du Nord* qui semblent sortis d'une représentation du *Mariage de Mademoiselle Beulemans* ou d'un revival de *Bossemans et Coppenolle*, mais on les perd de vue dans la rue, ils sont submergés par un flux multicolore, la faune hospitalière, des allochtones égarés, des étudiants ou des bourgeois qui aiment à s'encanailler à moindres frais.

Encore un peu plus loin, un *affluent* de la rue Haute, la rue de Rollebeek, lui offre le seuil raffiné d'un autre univers, le bas du *Sablon*, une place « *lounge* » et « *in* » investie par des antiquaires cossus et des galeristes aux allures de dandies, des tables étoilées et des chocolatiers dont la renommée franchit les frontières. Les badauds y sont d'un autre acabit, fonctionnaires européens en goguette, *establishment* huppé des communes méridionales du Grand Bruxelles.

Mais ce tableau luxuriant et foisonnant s'atténue avec la tombée du jour et se dissipe dans la nuit. Car Bruxelles se vide, journallement, ses travailleurs regagnant leur domiciles wallons ou flamands, leurs banlieues résidentielles du Sud ou du Nord, leurs quartiers plus contrastés de l'Est ou de l'Ouest.

Et, dans la foulée des fermetures des commerces, la rue Haute devient une morne plaine, triste et humide, où les pavés, leurs bosses et leurs béances, les déchets et les flaques tendent leur menace insidieuse vers les chevilles et les ligaments.

\*

Ce samedi-là, vers 2h30 du matin, l'homme s'arrête devant la porte vitrée des urgences de l'hôpital. Il tente d'entrer mais n'y parvient pas, il baisse la tête, fébrile, ne remarque pas le bouton d'alerte situé, pourtant, à hauteur d'homme, sur la droite.

D'un coup, il s'affale.

\*

Merveille de *désintégration* urbanistique, le C.H.U. Saint-Pierre, à portée de voix de quelques immeubles vénérables, ne paraît, de prime abord, qu'un amas de pierres sans grâce et

sans âme, un appendice greffé sur le quartier, qui lui dévore deux hectares.

Situé en pleine ville, qui plus est dans une zone populaire juxtaposant les origines ethniques, il a des allures de ruche ou de fourmilière, tant convergent vers lui, à toute heure, et plus encore la nuit, des cohortes de patients. Ceux-ci *normaux*, attirés par la qualité des soins *universitaires* ou dirigés vers les urgences. Mais ceux-là... Mille et un laissés pour compte, des rescapés des rixes qui fleurissent aux alentours, d'autres, indigents ou clochards, en quête de soins gratuits, d'autres encore qui s'échinent à attirer l'attention sur des malheurs qui relèvent d'une autre sphère, qu'il sera long, cependant, et malaisé, de refouler.

Le personnel des urgences se voit donc quotidiennement confronté à des patients qui ne parlent pas l'une des langues nationales, à des patients ravagés par l'alcool ou la drogue, et il y a encore les protestations de familles rongées par une religiosité qui interdit à une fille d'être examinée par un homme, il y a la violence des échanges, la masse des interventions, le manque de temps pour parler, pour pratiquer, il y a ce confinement nauséeux dans un espace qui exhale l'odeur du sang et de la mort. Qui s'étonnera que ce personnel frôle régulièrement le « *burn out* ? » Et ce sont des absences plus ou moins justifiées, un surplus de travail et de tensions, des professionnels aguerris qui perdent patience et contenance, des

insultes qui fusent, des mâchoires qui se serrent, des poings qui se tendent.

Pourtant, par un de ces paradoxes tout à la fois dignes du quartier mais aussi, plus globalement, du fameux surréalisme du pays, ce Saint-Pierre-là a bonne réputation, plusieurs de ses services ont même acquis un prestige international, du service ophtalmologique à celui de la chirurgie non invasive, du service des urgences à celui des maladies incurables, qui se situe dans *l'Institut Jules Bordet*, qui prolonge l'hôpital.

\*

« Vite, Paul ! Vite ! soliloque Momo. J'ai besoin de toi, là ! Dépêche-toi, Nom de Dieu ! Dans quel état il est ! »

Il était 2h55, il revenait chercher une vieille femme aux confins de la démence quand Momo, soudain, a entrevu la forme étendue, inerte, devant la porte des urgences.

Et, maintenant, Paul, son coéquipier brancardier, arrive enfin. Il le voit dehors auprès du malheureux, il se précipite.

A deux, ils le chargent sur une civière à roulettes.

A deux, comme d'habitude. Car Paul et Momo, c'est comme Castor et Pollux dans les vieux récits antiques, deux inséparables. Sauf qu'ils ne sont pas frères, ou seulement frères de cœur. Car ils sont loin de se ressembler, les *jumeaux*. Momo, d'origine marocaine, est aussi petit et nerveux que son



collègue, l'Ardennois, n'est grand et lourd. Le premier est basané et frisé, tandis que le second a la peau couperosée et des cheveux filasse.

- Purée ! Il est passé sous un camion ou quoi ? A lâché Paul, plus amusé que compatissant.

- Ta gueule ! s'irrite Momo.

- Tu as raison, je n'aimerais pas être à sa place.

Une infirmière gironde aux allures de Béatrice Dalle, à moitié assoupie derrière son *desk*, a découvert la scène et forme le numéro du PG de garde.

- Serge ! appelle-t-elle d'un ton désabusé. Amène-toi ! Tu vas avoir du boulot !

Le docteur Serge Gaspard, un grand type à la mèche brune rebelle, venait à peine de s'étendre sur un divan d'appoint, quand il a entendu résonner la voix de l'infirmière.

- Monique, je t'en prie ! répond-il. Je suis *vanné*. Envoie quelqu'un d'autre !

Serge, à 26 ans, est dans sa première année de stage en hôpital. Il ne se voit pas encore en docteur, oh non, mais en esclave plutôt, taillable et corvéable à merci. A lui les actes médicaux qui n'intéressent personne, ou ceux qui se déroulent quand d'autres sont dans les bras de Morphée ou sur les *courts* de tennis, les *greens* de golf. A lui les montagnes de paperasseries, dont les oligarques des lieux ne veulent plus.

Au moment de s'allonger, il sortait de sa sixième intervention. De la nuit ! Et, comme si cela ne suffisait pas, il avait dû gérer l'*après* et aider une aide-soignante à reconduire l'opéré, à l'aliter.

Aliter ? Il en rêve, lui, de se mettre au lit.

Et la journée qui a précédé ! Passée à écouter les élucubrations de son maître de stage, cette espèce de dinosaure qui aligne les lieux communs et n'a de cesse de l'humilier devant les infirmières, par jalousie sans doute.

Exploité, oui, comme tant d'autres stagiaires aujourd'hui dans les hôpitaux belges, mais, plus encore, méprisé, moqué, insulté.

- Personne ne répond ! a rétorqué l'infirmière. Dépêche-toi ! C'est sérieux !

Sérieux ?

Serge a entendu ce dernier mot, et toute sa vie défile en un instant. L'exemple de son père, qui se levait à toute heure et courait, courait, qu'il attendait le soir, dans son lit, souhaitant lui souhaiter une bonne nuit, mais qu'il ratait toujours, ne résistant pas au poids de la fatigue, au joug du sommeil.

Puis son père encore, quand il avait choisi de suivre sa voie, qui lui parlait du don de soi, la première règle selon lui, peut-être parce que l'époque assimilait encore les médecins et les instituteurs à des missionnaires, ou à des saints pour les meilleurs d'entre eux.

Serge a raccroché son portable, il est déjà dans le couloir, il court vers l'ascenseur.

- Monsieur ? Monsieur ? fait Jacqueline, une infirmière rousse et mince, qui s'applique à découper les vêtements avec des ciseaux. Monsieur ? Monsieur ? Quel est votre nom ?

Serge a surgi devant le petit espace bordé par d'épais rideaux blanc cassé. D'un coup d'œil, il a saisi la scène. Le deux brancardiers postés derrière la tête, leurs regards incrédules. Les deux infirmières qui s'agitent de chaque côté du lit. Le patient inconscient.

- Vous savez quelque chose ? demande-t-il.  
 - Il n'a rien dit, déclare Jacqueline.  
 - Ses papiers ?  
 - J'ai fouillé ses poches, il n'en a pas. Il n'a rien, à part un bracelet et une bourse en tissu, qui contient 14 euros.

Serge se concentre sur le patient.

Le corps ne remue pas. Il est couvert de sang. Le visage est tuméfié, si tuméfié qu'il ne parvient à distinguer ni les yeux ni le nez ni la bouche.

- Bien ! s'exclame le médecin avec l'autorité d'un chef d'entreprise. Faites-lui une hypodermoclyse ( ? ) à 0,9 % et une parentérale, il n'a plus rien dans le corps. Préparez le *heartstart\**

(ndla : défibrillateur semi-automatique portable)

Le docteur s'est penché, tous les sens en alerte.

- Ventilation ! lâche-t-il. OK ! Attention ! J'y vais !

« Bom ! » Un bruit sec et lourd a pénétré le corps du patient.

- Pousse-toi, Jacqueline ! Je ne vois rien.

« Bom ! » Le bruit résonne. Il le connaît par cœur, Serge, ce bruit, mais il s'étonne encore de la sonorité, de l'impact.

« On dirait que l'on heurte une cavité, le vide, songe-t-il, le néant ».

« Bom ! »

\* \*

\*

O Dieu ! Que ma femme est belle !

Elle est belle, belle comme aucune autre femme de mon village. Et, quand vient le moment de piler le mil, elle n'a d'yeux que pour moi. La voilà qui s'acquitte de son travail, sans faille ni hésitation, mais elle me regarde.

« Bom ! Bom ! »

Je suis né près de M'Bour, à 80 km au sud de Dakar, la capitale du Sénégal. Dans un petit village accroché à la ville,

cœur de nacre et d'eau, dos de sable et pirogues échouées, pirogues de vie et oiseaux affamés. Où l'on entend, la nuit, le crissement des crabes.

Dès l'aube, les pirogues prennent la mer, les calèches se mêlent aux voitures. Et la cité s'anime, l'on partage le thé brûlant, chacun veut raconter son histoire, c'est le plus beau moment de la journée.

Des contes, des légendes. Du vécu, de l'imaginaire. Il y en a pour tous les goûts. Et pour tous, car chacun, chez nous, a son mot à dire, et chacun, jusqu'au fou, est écouté.

Je m'appelle Ousseynou et je suis le fils de Ndaye, le chef du village. Un village de 47 âmes, qui possède déjà 13 cases en pisé, dont 2 pour les domestiques, un puits et un grenier à provision, un poulailler de vingt têtes, deux ânes et six chèvres.

Mon père est un homme pieux qui a misé sur moi dès mes 6 ans. « Un jour, mon fils, tu feras de grandes choses ! » s'amusait-t-il à me répéter. J'ai toute sa confiance, son avenir, le sens de sa vie reposent sur moi, je ne puis faillir.

Ce dimanche, Moussa Diop, plus excité qu'à l'accoutumée, est venu nous conter sa grande découverte.

- Mes frères ! Je vais vous dire ! a-t-il commencé d'un ton solennel. Si vous voulez aller au paradis, c'est maintenant !

Mon cousin est à Paris. Il ne travaille pas aux champs, il vit dans une tour immense avec des amis. Et il gagne de l'argent.

Ses yeux s'étaient arrondis.

- De l'argent ! Vous pouvez me croire, si je trouve les moyens, je pars à mon tour. Qui veut venir avec moi ?

Des rires fusaient, et tous en chœur de lui répondre.

- Tu crois que les *Toubabs* nous attendent ? Tu es fou, Moussa, tu as une femme et des enfants, ici, on a du poisson, du mil et du sorgho, nous n'avons rien à envier à ces Blancs.

Moussa s'est levé tranquillement, il a salué l'assistance et s'en est allé sans autre commentaire.

\*

Ce soir-là, comme tous les vendredis, après la prière, Ousseynou s'est rendu sur la place du marché. C'est là qu'il retrouve habituellement ses amis, c'est là qu'ils partagent tant et tant d'instant de complicité et de bonheur. On y danse en riant, on y chante autour d'un thé fumant, on s'adonne au *djembé* ou on s'endurcit dans des joutes aussi traditionnelles que fraternelles.

Habituellement. Car, cette fois, il demeure à l'écart, un œil vague dirigé vers les lutteurs, leurs étreintes rendues malaisées par l'huile de coco et de jojoba qui enduit les corps et les laisse glissants.

- Tu n'es pas avec nous ! gronde son père Ndaye. Tu es dans les nuages ! Ah, ça ! Je lis dans tes pensées comme dans un puits à ciel ouvert. Tu as déjà traversé l'océan, tu te vois chez les *Toubabs* en train de flirter avec les affaires, avec l'argent !

Le vieil homme éclate de rire.

- Tu n'as donc rien compris encore, petit. Les Blancs ne veulent pas des Africains. C'est fini, tous ces rêves des générations qui t'ont précédé. Bien fini. Pourquoi t'entêter ? Combien de nos frères vivent dans la misère à Paris, combien sont déjà morts ? Mon fils, regarde autour de toi. Ici, l'argent n'est pas tout. Celui qui n'en a pas, comme toi, a une famille et des amis, la fierté et les plaisirs de nos traditions, il peut manger à sa faim, grâce à Dieu, l'argent n'empêche pas la joie de vivre, tandis que là-bas... Là-bas, la pauvreté, c'est la misère, la famine, la solitude, la déchéance... Mon fils, mon fils, ne te laisse pas aveugler, l'aventure est trop dangereuse !

- Père, répond le jeune homme embarrassé, tu sais combien je vous aime, et pourtant... Pourtant, ça me peine de te dire ça, mais... j'ai perdu ma joie de vivre.

A présent, le vieil homme ne rit plus. Une larme perle au coin d'un œil.

- Tu m'as éduqué selon la tradition et les préceptes sacrés du Coran, continue Ousseynou, tu as fait de ton mieux et bien fait, je t'en remercie du fond du cœur. Mais je ne suis

plus un enfant, c'est toi qui m'as transmis la responsabilité de notre famille et, quand tu l'as fait, je me suis senti investi d'un devoir et d'une force. Et c'est ceux-là, cette force et ce devoir, que je te dois aussi, qui font que je ne puis plus rester ici les bras croisés, je dois tout tenter pour offrir un monde meilleur à nos enfants.

Le vieil homme a ouvert la bouche, mais aucune parole ne la quitte.

- Si je réussis, poursuit Ousseynou, vous me rejoindrez en Europe et je pourrai te faire soigner dans un bon hôpital. Ne nie pas. Tu as beau chercher à nous le dissimuler, nous savons à quel point tes reins te font souffrir, et nos guérisseurs ne peuvent rien pour toi. Nos traditions ont leurs limites.

Ousseynou a posé la main sur l'épaule de Ndaye.

- Je veux t'aider, insiste-t-il. Vous aider tous ! Donne-moi ta bénédiction !

Au centre de la place, les braises d'un grand feu crépitent, la danse des flammes et le vol illuminé des mouches et des moustiques, les vagues de chaleur confèrent à la nuit une atmosphère de fantasmagorie. C'est une nuit rouge et mystique qui assourdit les cris et les rires des enfants,

qui voile les silhouettes des lutteurs, réduites à des ombres chinoises aux contours flous.



- Ecoute, mon fils, ta mère m'attend, elle va s'inquiéter, je m'en vais. Et... non, je ne peux pas te donner ma bénédiction.

Le vieil homme s'est redressé, contrit, en s'appuyant sur sa canne en bois, et son pas claudiquant l'enfonce dans la profondeur des ténèbres.

Ousseynou, demeuré assis, enfouit la tête dans les genoux et serre les dents. Pour la première fois de sa vie, il se surprend à maudire son père.

\*

A l'aube, Babacar a découvert Ousseynou recroquevillé sur lui-même.

- Que fais-tu ici ? S'exclame-t-il. Ta femme te cherche ! Tu dois lui rapporter le manioc avant la pêche. Dépêche-toi !

Ousseynou s'étire lentement, à la manière d'un chat.

- Je n'ai pas senti venir le sommeil, confesse-t-il penaud en se frottant les yeux, il m'a pris par traîtrise. Bah... Dis-lui que j'arrive, le temps de passer chez Cheikh Badji prendre un sac de riz...

Et il sourit de toutes ses dents en se levant.

\*

La barque d'Ousseynou fend les eaux transparentes. C'est une embarcation solide, une compagne précieuse, et il lui arrive, quand il est seul, de s'adresser à elle, de la prendre à témoin de ses soucis, de ses joies. Elle a même un nom, *Aziz*, qui lui rappelle le généreux touriste qui l'a aidé à l'acheter.

Mais, le matin, on sort pour pêcher et le fils du chef n'est pas seul. Son meilleur ami, Babacar, est son équipier. Et voilà qu'il tend la main vers le rocher blanchâtre où il a aperçu un banc de poissons.

- Grâce à Dieu, ils sont nombreux !

- Oui, acquiesce Ousseynou, avec cette mer qui s'agite, il vaut mieux ne pas nous attarder aujourd'hui.

Le *Roc blanc*, pour les pêcheurs, c'est une aubaine et un danger, une richesse et un défi. Car, s'il abonde en poissons qui viennent régulièrement s'agglutiner autour de ses flancs en quête de nourriture, son approche est périlleuse et requiert de l'expérience. C'est que la houle qui s'y fracasse génère des remous tourbillonnants qui menacent le nageur imprudent, l'embarcation téméraire, quand ils ne sont pas précipités vers les arêtes des récifs, aux allures de lames effilées.

Ce matin-là, contrairement à ses habitudes, Ousseynou a demandé à Babacar de tenir la barre.

- Tu as vu ? s'enthousiasme soudain le fils de Ndaye.

Et il se penche vers l'avant, les yeux écarquillés, tendant une main vers la mer, indiquant un objet qui scintille sur le fond.

- Je vais le chercher ! lâche-t-il avant de plonger.

Ousseynou a sorti la tête de l'eau et s'est tourné vers la barque.

- Ne t'approche pas du rocher ! crie-t-il à son ami.

Et voilà qu'il replonge en quête de l'éclat.

Soudain, plus rien n'a d'importance que cet objet énigmatique. Un bijou ?

Il explore les fonds marins, ne voit plus rien, tourne et retourne, s'égare un peu, s'impatiente. Remonte quelques secondes à la surface, aspire une bouffée d'air et replonge. Sans un regard autour de lui, tout entier à sa chasse.

Le temps a filé. Il s'épuise, ne comprend pas que ce trésor si proche puisse lui échapper. L'aperçoit enfin. Tend la main. Un bracelet ! Il le tient.

Il remonte. Cette fois, il lui faut plus longtemps pour récupérer. Mais il veut partager sa joie avec Boubacar, un sourire hilare lui parcourt le visage.

« Où est la barque ? »

Il se retourne, ne la découvre pas davantage, et les vagues se font sauvages. L'angoisse, d'un coup, le saisit. Car il a beau tourner la tête en tous sens, nulle trace d'*Aziz*.

- Boubacar ! se surprend-il à hurler. Boubacar ! Où es-tu ?

Une vague le balaie, il émerge, tente de sortir le tronc hors de l'eau pour élargir sa vision, il se propulse à l'aide de ses jambes.

- Mon Dieu ! balbutie-t-il en découvrant son embarcation, renversée, fracassée, qui semble se jeter dans les bras du *Roc blanc*.

Une boule s'est nouée au creux de son estomac, mais il réagit. Ousseynou a un corps d'athlète et il bande tous ses muscles pour déchirer le flux et le reflux en direction de l'épave.

Il nage et nage, a l'impression de buter contre un mur, un lutteur puissant et géant au corps enduit d'huile de coco et de jojoba, mais un ennemi cette fois, un ennemi mortel. Il sent l'étreinte d'une force bestiale et diabolique, il ressent toute la sauvagerie et le Mal qui peuplent la Terre.

Combien de temps lui a-t-il fallu ? Quinze minutes, trente minutes ? Davantage ?

Le voilà qui atteint enfin le rocher meurtrier, manquant mille et une fois de s'y rompre les os, s'y déchirant les chairs. Mais il se cramponne, il se hisse, il se redresse, avec une sensation mêlée de force et d'abattement, de triomphe et de dévastation.

Il regarde autour de lui, cherche désespérément son ami, comprend, ne veut pas comprendre. Il voudrait crier, pleurer, mais il n'en a plus la force.

« Pourquoi, mon Dieu ? Pourquoi ? ».

La tête lui tourne, il la perd un peu. Le rocher blanc, à ses côtés, lui semble soudain la canine prodigieuse et infâme de la gueule océane. Quand une vague déferle vers lui et le toise, il voit une mâchoire infernale qui va se refermer sur lui.

- Ousseynou !

On l'a appelé et il revient à lui. Boubacar ? Non, ce n'est pas sa voix.

- Ousseynou !

D'autres pêcheurs, sur un bateau plus imposant, lui font des signes. En s'approchant prudemment.

- Que fais-tu là ! Crie l'un d'eux. Tu es fou ! Reviens vers nous !

On lui lance une corde de marin. Elle passe à ses côtés sans qu'il esquisse le moindre geste. Mais il se ressaisit, tend à présent la main. Un essai infructueux puis un autre. Il attrape enfin le lien solide, s'y arrime et plonge à nouveau dans la mer hideuse.

Il nage vers la proue, elle lui paraissait si proche et lui paraît à présent si lointaine. D'un coup, une vague trop puissante l'étourdit.

- Ousseynou !

L'appel lui a semblé jaillir des abîmes.

« Boubacar ! Songe-t-il en écho. Où es-tu, Bouba ? »

Il sent son corps tirailé entre deux forces, les amis et l'Ennemi, la Vie et la Mort. Ses forces l'abandonnent, il voit son père, au loin, son épouse, ses enfants. Puis un voile noir, lentement, le recouvre.

\* \*

\*

Quand le train s'est arrêté à la gare du Midi, à Bruxelles, Ousseynou n'avait pour unique bagage qu'une énorme valise noire, un cadeau de son père. A l'intérieur, un exemplaire du Coran, deux t-shirts, un *boubou* à fleurs jaune et bleu, un pantalon en toile blanche et une brosse à cheveux en bois.

Il a regardé par la fenêtre. Avidement. Il espérait apercevoir Mamadou sur le quai, un bras levé, une tête hilare. Mais il ne distingue qu'une marée indifférente, qui parcourt un immense espace, bruyant, malodorant, effrayant.

Il est descendu, précautionneusement, timidement.

La *jungle* des Blancs ?

Les voies et les rails, tout aussi innombrables, lui donnent le vertige. Et il y a ces voix, les annonces des stewards, qui semblent surgir du néant.

S'il n'y avait cette foule bigarrée qui progresse sans s'étonner, il croirait entendre la voix d'un esprit, d'un dieu, de Dieu.

Il a fait quelques pas, il se découvre invisible comme jamais il ne l'a été, un fêru de paille, une goutte d'eau face à l'Océan. Sauf qu'il se dit que la goutte d'eau appartient à l'Océan, elle s'y sent bien, moulée contre des milliards et des milliards de ses sœurs. Roulant et cavalant en harmonie. Tandis que là...

Il s'arrête. Il n'est plus une goutte d'eau mais un récif immobile que les vagues évitent. Sauf qu'il ne se sent pas si fort. Il ne perçoit que la solitude. Immense. Pesante. Un rideau poisson qui lui donne la nausée.

Où est Mamadou ?

\*

Ecrasé par les excès de la présence et de l'absence, Ousseynou s'est laissé couler dans un coin de la gare, sur un siège métallique, la valise entre les jambes et le vague à l'âme.

La nuit est tombée, sans qu'il ne s'en aperçoive, tout entier à ses pensées.

- Vous attendez un train, Monsieur ?

La voix, sèche et tonnante, n'est plus celle d'un esprit. Elle a même la brutalité sournoise de la vague adverse. Et Ousseynou, d'un coup, émerge de sa rêverie.

- Vous allez où, comme cela ?

Ousseynou lève les yeux et découvre la mine renfrognée, suspicieuse d'un chef de gare. Sa gorge se noue, il voudrait se redresser et faire face, comme son père lui a appris, mais ses jambes se dérobent, il demeure accroché à son siège, la sueur perlant aux tempes.

- Je... Je n'attends aucun train, Monsieur, déglutit-il. Mais un ami, qui devait venir m'accueillir à ma descente. Je suppose qu'il ne va plus tarder.

L'autre le dévisage longuement, le sourcil arqué.

- Mmh ! grimace-t-il. Soit. Mais ne restez pas là, allez voir en bas. Il y a un point de rencontre, et votre ami a sans doute songé à vous y attendre. C'est qu'il est interdit de monter sur les quais, vous savez.

- Ah ?

Ousseynou, d'un coup, arbore un grand sourire. Une grande bouffée d'espoir le réchauffe.

- C'est ça ! S'exclame-t-il. Suis-je bête ! Mais je ne connais pas bien vos usages. Oui, oui. Vous avez sûrement raison. Chez nous, on est fidèles aux rendez-vous, on n'abandonne pas les amis. Oui, oui. J'y cours, Monsieur, j'y vais de ce pas.



Le chef de gare, pantois, n'a pas eu l'occasion d'en dire plus. Ousseynou, déjà, dévale l'escalator qui plonge vers les entrailles de la gare.

Il se perd un peu dans les travées souterraines mais la chance, à présent, est de son côté, le voilà devant un espace qu'il identifie aussitôt au point de rencontre supposé. Le cœur battant, il tente de repérer Mamadou parmi les formes rares et assoupies. Non, il n'est pas là. Il tourne la tête en tous sens, songeant que Mamadou en a eu assez d'attendre assis et qu'il fait les 400 pas aux alentours.

Non. Il n'est pas là, décidément.

Et Ousseynou, à nouveau, va s'effondrer sur un siège désolé.

Il se dit que Mamadou n'est pas idiot, qu'il serait monté à sa rencontre en dépit des interdits, c'est un Africain, il en vu d'autres, il sait improviser. Il se dit que la nuit est là, que les heures ont filé, que personne, à la vérité, aujourd'hui, n'est venu l'accueillir.

Que personne ne viendra l'accueillir.

« Où est Mamadou ? »

Il serre sa valise entre ses genoux et secoue la tête. Lentement, les yeux fermés, un voile au fond de la gorge.

- Père avait raison, soliloque-t-il d'une voix brisée, nos frères deviennent comme les *toubabs* dans ces contrées, et ils

ne tiennent plus leur parole, ils oublient leurs frères, ils n'ont plus de frères !

\*

- Que faites-vous là ?

Une voix rugueuse, coléreuse.

On le secoue.

Une main ferme, inamicale, brutale

Ousseynou a levé la tête et découvre une brigade d'intervention. Trois hommes. Qui n'ont pas l'air particulièrement rassurant.

- Que faites-vous là ? répète l'armoire à glace aux allures de chef. Vous ne pouvez pas rester là, Monsieur ! Nous devons chasser les traîneurs pour fermer la gare.

Ousseynou se redresse en ouvrant la bouche, mais les mots ne sortent pas.

- Allez ! insiste l'agent. Circulez !

Ousseynou s'est retourné et s'éloigne en suivant la direction vaguement indiquée. Il se sent observé et déteste cela, il accélère puis ralentit un peu, car il ne veut pas donner l'impression qu'il fuit, qu'il a quelque chose à se reprocher, à cacher.

« Ces uniformes. La police, sans doute. »

Il se souvient de son pays. Là aussi, les hommes en uniforme ne sont pas toujours des plus amènes, là aussi les regards n'ont aucune indulgence, là aussi ils crachent le soupçon et l'envie de vous bousculer, de vous rouer de coups, de vous embarquer.

« Heureusement, ici il y a les Droits de l'Homme, pense-t-il. »

- Monsieur ! a crié un des trois *guerriers* derrière lui.  
Monsieur ! Vous avez une pièce d'identité ?

Devait-il se retourner et répondre, ou courir ?

Ousseynou s'est figé, son corps tremble, il a froid.

Il cherche une explication à donner mais, déjà, la patrouille l'encercle, un appel est lancé vers un groupe d'appoint. Comme s'il représentait une menace, comme si sa présence bafouait une aire sacrée, comme s'il avait sur lui une machette, un revolver, une grenade.

- Vos papiers ne sont pas valables, je le crains, lâche le chef. Vous allez devoir nous suivre, Monsieur.

En un instant, la terre promise a disparu de son horizon, les paroles de son père résonnent dans sa tête, il ne voit plus qu'un mirage, il n'aspire qu'au retour, à la terre natale, chaude et nourricière.

On lui avait dit et répété, pourtant. Oui. Mais il avait répondu que, dans le pire des cas, il reviendrait riche d'une expérience unique. Il aurait osé, il parlerait désormais, lui, en connaissance de cause. Et non à tort et à travers, sur base de ce qui se dit, se médit, se *mal-dit*.

\*

A 4 heures du matin, Ousseynou soupire sur un banc, des menottes aux poignets.

Il a entendu dire qu'on l'avait transporté au commissariat de Bruxelles/Zone Sud.

« Dis-moi, Seigneur, pourquoi ? Pourquoi m'as-tu abandonné ? Que t'ai-je fait ? T'ai-je déçu ? C'est une épreuve ? Pour mesurer mon courage, ma foi ? Mais... J'ai déjà perdu mon meilleur ami et mon bateau, mon outil de travail et mon équipier. Je croyais que... Justement, c'étaient des signes, tu voulais que je parte, quelque chose m'attendait. Du mal allait sortir du bien... Pour les miens.... Tu ne veux plus de moi à présent ? Je n'ai plus de place sur cette Terre ? »

\*

Vers 6 heures, un policier lui apporte une collation.

Mince, élancé, le sourire aux lèvres, les bras de chemise relevés, aucune arme.

« Sympathique, se dit Ousseynou, qui se raccroche à ce premier témoignage d'humanité et l'observe un instant. »

- Vous n'êtes pas le premier, lâche l'homme entre compassion et fatalisme. Beaucoup de gens tentent le coup. A tort, croyez-moi, les paradis, ça n'existe plus, nulle part... Ou plutôt... A chacun de se bâtir un petit coin de paradis... Mais vaut mieux alors la famille, les amis, non ?

Ousseynou voudrait répondre, mais il ne sait pas quoi dire, ou il y aurait trop, des sentiments qui se bousculent en lui, des pensées.

« Et l'aventure, songe-t-il, quelle est son importance, sa vitalité, sa nécessité ? Mais vit-il une aventure, justement ? N'est-ce pas plutôt un épisode banal et pathétique, n'est-il pas pitoyable, là, à des milliers de kilomètres de son village, du feu qui illumine la place le soir, des bateaux de pêche et des lutteurs au corps enduit ?

- Ne vous inquiétez pas, surtout, continue l'homme avec douceur. Quand les formalités seront remplies, nous vous accompagnerons au *Petit Château*, une ancienne caserne reconvertie à l'usage des migrants, comme vous. Des gens compétents vous écouteront, vous pourrez expliquer votre histoire.

« S'expliquer ? Etre entendu ? »

Ousseynou a repris confiance, une larme de reconnaissance émerge au coin d'un œil, qu'il réprime, pas son genre.

\*

Sa demeure était située au centre d'une cours sablée et bâtie, assurément, pour durer, avec sa moitié inférieure en dur et la supérieure maçonnée à l'aide d'un mélange d'argile, de branches de baobab et de fromager. Tout autour, une palissade de bois clôturait l'espace familial.

Sa porte était toujours grande ouverte, et chacun des membres de son clan aurait pu s'introduire à n'importe quel moment du jour ou de la nuit. Mais tous savaient qu'il était là chez lui, le respect de l'autre, chez eux, est une donnée fondamentale, le fondement de la vie sociale, et il eût fallu, pour l'enfreindre, une invitation pressante, un danger de maladie ou de mort.

Ce jour là, il y avait devant chez lui une file de plus de cinquante mètres, de l'agitation, de l'impatience. Tous voulaient le voir et lui souhaiter un prompt rétablissement.

Dans le village, on parlait sans savoir, l'inquiétude l'emportait sur la retenue. « Est-il devenu fou ? s'interrogeaient d'aucuns, suspendus à l'attente des résultats de l'autopsie. »

Dans sa chambre, le malade, était couché en décubitus dorsal. La sueur, nimbée par la flamme d'une lampe à pétrole, faisait luire son corps à travers la pénombre. A ses côtés, le guérisseur local multipliait les incantations, se penchait vers un conglomérat de plantes, crachait, invoquait les cieux. Puis, après avoir bu une gorgée d'un thé brûlant servi dans un verre coloré, il héla une jeune fille

- Met les plantes sur le feu et rajoutes-y de l'eau !  
lui intima-t-il.

Et elle s'exécuta.

- Donnez-lui mon remède, poursuivit-il. Dans deux jours, croyez-moi, il sera sur pieds.

Il allait franchir le seuil quand il se retourna.

- Cependant, sachez et n'oubliez pas ceci. Tant que le désir de rejoindre l'Europe le taraudera, les incidents et les accidents l'attendront au tournant. Son erreur est si grave, car elle découle de la négation des vraies valeurs, qu'elle en attire le malheur.

Tandis qu'il disparaissait, Ousseynou se redressa et se lamenta :

- Mon Dieu ! Ma femme et mes *demi-moi* m'attendent pour remplir leurs estomacs. Comment peux-tu me laisser dans le désarroi alors que je n'implore que toi, que je me confie tout entier à ta miséricorde ?

Oh, Dieu ! Il est temps de m'indiquer la voie. Depuis que la conscience m'habite, je n'ai de cesse de prier pour toi. Prouve-moi que je ne m'égare pas.

Et il poursuivit, inlassablement mais sans grande conviction, personne ne l'interrompit, mais la condescendance le disputait au respect.

Tout à coup, Moussa Diop, hilare, avait surgi de nulle part, et il beuglait, ignorant l'état de son ami, ou le feignant, renchérissant, insistant.

- Ca y est, je pars ! Oui, j'ai obtenu une place sur un bateau !

Le vociférant s'était arrêté devant le silence de l'aréopage, un bref malaise l'avait saisi mais il s'était malgré tout penché vers le malade.

- Ouss ! Ouss ! Avait-il chuchoté sous les sourcils arqués, sous les regards enténébrés. Viens avec moi, c'est Dieu qui en a décidé ! N'as-tu pas mesuré que tout est signe ? S'Il a pris ton bateau, c'est qu'Il veut te forcer à quitter notre océan et notre pays ! Mon ami nous attend à Paris, ne laisse pas ceux-là t'endormir !

Moussa n'avait pas vu venir la canne en bois qui avait fendu l'air. Et elle l'avait frappé sèchement sur le carré des lombes. Il s'était tordu de douleur et n'avait pas demandé son reste.



- Satané fou ! avait-il crié au père d'Ousseynou. Vous, les vieux, vous avez vécu un calvaire, parce que vous n'avez pas su réagir et vous ne supportez pas qu'on veuille y échapper, nous les jeunes. Nous sommes ouverts au monde, nous, nous savons qu'il existe d'autres vies et nous voulons les connaître. Laissez-nous, à la fin !

- Fiche le camp d'ici ! s'offusqua Ndaye en le poussant vers la sortie. Ta place n'est pas près d'un malade, tu ne respectes rien !

Ousseynou avait appelé son père.

- Laisse-le vivre ses rêves, avait-il gémi dans un souffle. Ils l'ont investi depuis trop de lunes, nous n'y pouvons plus rien. Et qu'ils soient rêves ou cauchemars, ils sont à lui. Mais ne t'inquiète pas, je suis d'un autre bois, moi, je resterai près des miens, c'est décidé.

Ndaye était resté paralysé par la joie, un frisson lui avait parcouru l'épine dorsale, son fils, la chair de sa chair, n'était pas fou, contrairement à tant d'autres jeunes, non, il était la sagesse incarnée, l'orgueil de sa maison, leur avenir, radieux.

\*

Ousseynou signe sans grande conviction au bas de la page tendue par l'officier de police. Puis deux autres représentants des forces de l'ordre l'invitent à les suivre.

C'est qu'il est temps de rejoindre le « **Petit Château** », où des *spécialistes* vont se charger de son cas, l'accueillir provisoirement, préparer son retour.

Ousseynou est confiant. Il se dit qu'il trouvera bien un moyen de les convaincre, de se faire accepter. Bien d'autres l'ont réussi avant lui, il le sait, on le lui a suffisamment répété, et ils n'étaient pas, comme lui, fils de chef, éduqués, sages, croyants, volontaires.

- Bonsoir, Monsieur ! Vous savez-vous que vous êtes en situation illégale ?

La jeune policière a un ton courtois mais dénué de compassion.

- Votre dossier est clair, très clair, vous savez. Vous n'êtes certainement pas un réfugié politique, et vous ne figurez dans aucune des situations prévues par notre code.

Ousseynou, progressivement, se crispe, il devine que les choses ne se déroulent pas comme prévu.

- Vous allez devoir retourner chez vous dans les 48h, assène-t-elle. Vous serez inscrit sur le prochain vol pour Dakar.

En quelques mots, le rêve d'Ousseynou s'est dissipé comme la neige au soleil. Un couperet a tranché l'étoffe de ses rêves. Implacablement. Il se rappelle qu'on l'avait prévenu mais que ces avis-là butaient contre d'autres sentences, qu'il préférait entendre. Il comprend qu'il ne sert à rien de tenter

quoi que ce soit, qu'il ne sert à rien de polémiquer, de tergiverser sous peine d'aggraver lourdement la situation, les conditions de ce qui s'apparente, il le perçoit clairement à présent, à une détention. Détention, incarcération, prison. Se taire. Et réfléchir encore.

- Si vous avez bien compris, prenez ce nécessaire de toilette, continue la voix aseptisée.

Ousseynou, un instant, la dévisage, elle est plutôt jolie, avec ses yeux marron et ses longs cils, ses lèvres rebondies et ses cheveux paille. Il voudrait lui offrir un sourire, l'envoyer comme une corde au sauveteur, qu'elle le tire vers la terre ferme, qu'elle lui renvoie une bouée. Mais non. Son regard l'effleure à peine, elle ne le voit pas, il n'existe pas pour elle, ou si peu.

- Vous pourrez prendre une douche, poursuit-elle avec un accent évangélique, un air de Moïse ouvrant la mer Rouge devant les fuyards hébreux, et vous vous reposerez à satiété pendant que l'on organise votre rapatriement.

Ousseynou, dans sa cellule, se prépare au retour, quand la porte s'ouvre, le faisant sursauter.

- Voilà, Monsieur, l'interpelle un policier dont la voix fluette jure avec le gabarit imposant, les documents sont prêts, vous pouvez y aller.

- Mais... balbutie Ousseynou, je...

- Les sorties vous sont autorisées. Mais n'oubliez pas de rentrer avant 22 heures, sinon nous serons dans l'obligation de vous retrouver.

L'homme a souri, presque ri en ouvrant plus largement la porte, son bras levé indique la sortie. Ousseynou se demande s'il rêve, il demeure un instant abasourdi mais, en un éclair, il devine que ce n'est pas le moment de se compliquer la vie, de trop réfléchir, il faut agir, une perche tombe du ciel, à saisir, à pleines mains. Et le voilà qui quitte la cellule, tremblant encore mais gonflé d'espoir. Il a envie de pleurer et de s'esclaffer, de sauter au plafond, de danser, de crier, de chanter. Mais il se tait, il tente de se raidir, de se donner un air tranquille, détaché.

Un corridor. Entre mort et vie. Des gens qui le frôlent sans le voir, des voix qui s'entrechoquent, des mains qui se tendent pour lui désigner une porte, un couloir.

Un collier de secondes, qui resteront à jamais incrustées dans son âme. Des secondes pleines comme des siècles.

La sueur qui s'est transformée en une cataracte, vers le milieu du dos.

Ses cheveux qui se hérissent et qu'il aplatit d'une main moite, ses yeux qui piquent, ses chaussures qui crissent à chaque pas.

Ousseynou ignore que l'Administration publique belge vient de commettre une erreur, une parmi d'autres. Faute de documents d'identités valables, le fonctionnaire en charge des sorties autorisées l'a confondu avec un réfugié politique.

Lui, il ne songe pas à une erreur, il voit une évidence, le doigt de Dieu, il en sent même la caresse quand il franchit le seuil de l'ancienne caserne, quand il se retrouve à l'air libre, quand Bruxelles, d'un coup, lui tend les bras, généreuse et pulpeuse.

Et le voilà qui s'émerveille devant le rempart des hautes bâtisses, la largeur des avenues, les flots de lumière et de bruits, de paroles et de cris, la foule des passants, le flux des voitures, les enseignes, les terrasses.

C'est la Beauté, la Chaleur du Monde qui s'offre à lui, il a envie de brasser l'air, de courir sus aux trésors de la Vie.

- Merci, mon Dieu ! Soliloque-t-il en laissant couler les larmes sur ses joues. Merci !

Il songe encore à Moïse, et il voudrait que la policière soit à ses côtés, il lui montrerait son vrai visage à présent, il saurait lui parler, la toucher, elle l'entendrait, elle le verrait. Il voit le bâton du prophète qui retombe vers la mer Rouge et qui la ferme à tout jamais. Son regard embrasse l'horizon, la ville tout entière, et il voit enfin le Terre Promise.

Fatou préparait le couscous de mil, qu'elle allait bientôt servir à sa grande famille. Ousseynou, de très bonne humeur, palabrait autour d'un thé chaud avec son père et quelques-uns de ses amis. Et c'est alors qu'était survenu Ndao, un pêcheur de leurs voisins.

- Vous ne connaissez pas la nouvelle ? avait-il crié.  
Moussa Diop a disparu dans l'océan.

La nouvelle avait jeté un froid polaire sur l'assemblée. Et ils étaient tous restés de longues minutes attablés sans un mot, écrasés par l'information.

Puis, le premier, Ndaye avait ouvert la bouche, évoquant les projets de Moussa, sa folie.

- Non, Père, était intervenu Ousseynou avec douceur mais fermeté, il n'est plus temps de le contredire. Au contraire...

Le vieillard avait dévisagé le fils avec appréhension, plus inquiet que courroucé.

- Si Dieu nous a enlevé Moussa, sur cet océan qui lui était familier, alors que vous disiez et disiez qu'il allait risquer sa vie en Europe, c'est que le danger, à l'évidence guette partout, que nul, nulle part, n'est jamais à l'abri. Et si Dieu n'a pas voulu que Moussa arrive en Europe, c'est qu'il a choisi sans doute qu'un autre y aille à sa place.

Ndaye aurait voulu réagir, mais il demeurait figé, pétrifié.

- Oui, poursuivit Ousseynou en scrutant l'assemblée, c'est un signe de Dieu. Vous rappelez-vous de la mort de Boubacar ? Il est mort par ma faute. Si, inutile de nier. Au lieu de rester avec lui sur le bateau, j'ai préféré plonger pour ramasser un bracelet. Un bracelet ! Pauvre de moi ! Ce bijou, je l'ai montré au vieux Saar, notre sage, et ses commentaires furent on ne peut plus clairs : « Si tu veux un jour retrouver la paix, tu devras rendre cet objet à celui qui l'a perdu. » Or je sais à présent qu'il appartenait à Mamadou, qui habite en Belgique. Tant que je ne le lui aurai pas restitué, je ne pourrai plus vivre heureux. Alors, cette fois, c'est décidé, je vais tenter l'aventure.

- La mort de Moussa ne te suffit pas ? chevrota le Patriarche.

- S'il a échoué, c'est par manque de préparation. J'ai quant à moi de meilleurs contacts.

- Des contacts ? Tu veux dire que...

- Père ! Il n'est plus temps de philosopher. Dieu a parlé. Serais-je le seul à l'entendre ? Je t'en conjure, donne-moi ta bénédiction et tout se passera bien. Je vous promets de n'obéir qu'à Dieu et de rebrousser chemin si les signes se font défavorables.

C'était dit.

Le père avait compris.

Inutile de lutter, désormais, les dés étaient pipés, la Mort avait érigé un mur tout autour d'Ousseynou.

Et qu'il la confondît avec Dieu, comment lui expliquer ?

Discuter, refuser, c'était perdre son fils, l'enraciner plus encore dans sa décision, glisser de mauvais présages sur sa route.

Ndaye, au comble du désespoir, décida de le masquer et approuva enfin. Timidement. Avec réticence.

- Oui, tu as raison, lâcha-t-il, que celui qui n'a pas traversé ne se moque pas de celui qui s'est noyé ! Oui, oui, tu l'as, ma bénédiction. Mais, n'oublie pas, mon fils, tu seras entouré d'inconnus et tu ne dois pas te fier à ceux-ci, à aucun, m'entends-tu ?

Et, tout en se forçant à sourire, il ne pouvait s'empêcher de craindre le pire, il réfléchissait : « Certes, Ousseynou tient de moi, il possède ma force tranquille, il est aussi solide qu'un tronc d'arbre et aussi têtu qu'une mule. Mais, aujourd'hui, avec toutes ces informations qui nous viennent du monde, on est moins le fils de son père que le fils de son époque. »

Le lendemain matin, assis sur la terrasse d'une taverne de M'Bour, Ousseynou discutait avec deux hommes qui sirotaient chacun une limonade glacée.

- Ne t'inquiète pas, disait l'un d'eux, le voyage dure 3 ou 4 jours tout au plus.



Cela dépend surtout des policiers qui nous soutiennent. On devra être prêts tout moment. Dès qu'ils nous donneront le feu vert, on passera à l'action.

- En principe, ajouta l'autre, vous ne serez pas plus de 35. Estime-toi heureux car le seuil de rentabilité d'un passage dépasse le cap des 100 candidats. Oui, tu es béni des dieux !

- C'est grâce à l'un des passagers, un vrai patron, si riche qu'il a mis sur la table ce qu'il fallait pour qu'on prenne la mer au plus vite.

- Mmh ! fit Ousseynou, sur la défensive. Et à moi ? Combien ça va me coûter ?

- Près de 30 000 jusqu'à Malaga, répondirent en chœur ses interlocuteurs.

- Un prix d'ami, se rengorgea l'un d'eux en crachant par terre, parce que c'est toi.

- Trêve de bavardages, conclut l'autre, tiens-toi prêt, on te contactera.

Et il quitta la table tandis que son comparse continuait à siroter son verre et priait Ousseynou de le précéder.

L'euphorie d'Ousseynou a baissé d'un cran.

Avec 14 euros en poche, sans papiers, sans savoir où vit exactement Mamadou, il se rend compte que son parcours sera semé d'embûches. Mais il conserve le moral. Il est libre. Dieu le soutient. Il est né sous une bonne étoile.

Que faire ? S'en remettre au hasard ? Au destin ? Au doigt de Dieu ?

Il décide de marcher, tout simplement.

Il remonte le boulevard qui lui fait face.

Croiser une bonne âme, quelqu'un qui lui prodiguera des conseils, qui l'aideront à trouver un toit, un travail peut-être. Dans une si grande ville, une bonne âme, ça doit se trouver.

Vers une heure du matin, il avance toujours d'un pas franc et décidé, sans regarder à gauche ou à droite, arc-bouté au désir de paraître en terrain de connaissance, *comme chez lui*. En attente de *l'occasion*.

Or voilà qu'à l'approche d'un carrefour, une agitation l'interpelle, des cris, un attroupement.

Il s'est arrêté et observe, abasourdi.

Mais non, il ne rêve pas. Il y a un combat là-bas. Une dizaine de jeunes encerclent un homme étendu. Et des coups de pieds et poings pleuvent sur celui-ci. Sur ses côtes, son visage.

- Salaud ! Ordure ! crie l'un d'eux. Nazi ! Tu n'aimes pas les

Arabes, hein ? Mais tu nous prends pour qui ? Attends, on va te montrer qui on est !

A la vue du sang, les voyous redoublent d'ardeur. Comme des vampires. Et que leur importe, semble-t-il, que la victime ait présent perdu connaissance.

L'instinct guide Ousseynou. A quoi bon savoir les tenants et aboutissants de l'affaire ? Dix hommes contre un. Eux debout, lui à terre. L'instinct de la justice, du bien, de la dignité, aveugle au danger.

Ousseynou dévale vers eux comme une lionne vers ses lionceaux. Les délinquants ont à peine eu le temps de se retourner qu'il a bousculé trois des leurs pour se positionner devant la victime.

Les agresseurs, des jeunes d'une vingtaine d'années tout au plus, détaillent sa puissante musculature et sa détermination, ils échangent des regards circonspects.

- Mes frères, gronde Ousseynou interpellé par leur origine maghrébine, quoi que cet homme ait dit ou fait, cela suffit, vous voyez bien qu'il est inconscient.

- T'es Batman ou quoi ? se reprend l'un des voyous d'un ton peu assuré.

Des badauds, entretemps, se sont approchés, un téléphone portable a jailli d'un sac.

- On se taille ! fait une petite frappe aux cheveux gominés.

Et, d'un coup, les délinquants tournent bride et s'enfuient.

Ousseynou, lui aussi, a fait demi-tour, et voilà qu'il s'éloigne calmement, laissant les témoins derrière lui décontenancés. Il entend l'un ou l'autre mot de félicitation, il voudrait rester auprès du blessé, s'enquérir de son état, se fondre dans l'attroupement compatissant mais il sait qu'il n'y a pas droit, il devine que se distinguer n'est pas ce qu'aurait préconisé son manager ou son agent. Ah, s'il avait été footballeur ou businessman ! Avoir un homme de confiance qui vous dit quoi faire, quoi dire, quoi penser presque, parfois, oui, parfois seulement mais tout de même...

Il continue d'avancer, d'un pas ferme, comme s'il avait un rendez-vous, comme s'il avait accompli sa besogne de sauveur.

Vite. Mais pas trop. Disparaître. Avant que la police ne vienne y regarder de plus près, que des mains se tendent vers lui.

\*

Cette nuit là, Ousseynou n'arrivait pas à dormir. Il devait se tenir sur le qui-vive. Etre prêt. D'ailleurs, Fatou, déjà, avait préparé sa valise, mis de côté les provisions qui lui permettraient de se sustenter durant la première partie du voyage.

Fatou, pauvre Fatou, qui désapprouvait l'entreprise, qui avait sans cesse les larmes aux yeux et au cœur, mais qui ne disait plus mot et se contentait de le servir au mieux.

Fatou, qu'il avait tenté de rallier à son projet, lui affirmant qu'il avait pris ses précautions, qu'il s'était longuement renseigné, que les organisateurs étaient sûrs, aussi sûrs, presque, que des gens du village.

- Presque, avait-elle murmuré, avant de détourner un regard rougi.

- Ils ont vraiment tout prévu, tu sais, même les pauses pour les repas. Ce sont des professionnels. Je ne prends pratiquement aucun risque. Dans un mois, tu riras de tes craintes, dans un mois, tu seras fière de moi.

- Es-tu vraiment certain de ce que tu fais ? Nous n'avons pas besoin d'argent mais nous avons besoin de toi. Tes enfants ont besoin d'un père et moi...

- Ma chérie ! Tu dois me soutenir et me comprendre. Un homme a son honneur et le mien est d'assurer une vie meilleure aux miens. Comme le chasseur d'hier, notre ancêtre, qui sortait affronter l'animal pour permettre la survie des siens. Rien n'a fondamentalement changé. Tu ne dois pas te contenter de ce que tu as car tu mérites plus. Et mon père, qui va si mal et veut nous le cacher. Et nos enfants ? Demain, ils entendront parler d'un monde qui leur est inaccessible, ils se sentiront exclus de la marche des choses, de la vraie vie. On ne

peut plus vivre à l'écart, se boucher les oreilles et se voiler la face, des appareils, partout, font retentir l'appel du monde. La radio les télévisions, les portables et les ordinateurs envahissent tout, tout, tout. Ce village, c'est une prison. Comme une île.

- Ca fait rêver, une île ! avait glissé Fatou d'une voix sourde, c'est comme un paradis, une île, pas une prison, ces appareils, dont tu parles, ce n'est pas l'odeur du monde qu'ils nous offrent mais un mirage. A quoi bon le monde quand un coin de terre seul suffit.

Mais elle avait lu la tristesse de son regard et cessé de discuter.

- De toute manière, avait-il conclu, il n'y a que deux solutions. Soit je réussis et je ferai votre bonheur, et tous, ici, me loueront, nos enfants et toi, mon père et ma mère, et nos voisins, nos amis. Soit j'échoue, tu vois, je ne suis pas aussi fou que Moussa, je l'envisage, mais... Si j'échoue, je reviendrai, tout simplement, sans m'obstiner, je sais que vous m'attendez, que vous m'aimez, oui, je reviendrai et je ne bougerai plus, je te l'assure.

Pauvre Fatou. Elle n'avait plus rien dit depuis ce jour et...

Elle acceptait.

Il se retourna et se colla contre elle.

Soudain il n'eut plus envie du tout de s'en aller. Mais c'est alors, à cet instant précis, qu'un bruit étrange l'alerta. Une

pétarade. Qui se rapprochait. Une voiture ? LA voiture ?  
Maintenant ?

Ousseynou se leva et se dirigea vers la porte.

Une Mercedes délabrée s'était arrêtée devant l'enceinte, un homme en était descendu. Indifférent aux coutumes, il avait pénétré dans son aire, il venait vers lui.

- Eh ! C'est l'heure ! lança-t-il d'un ton rogue. On t'attend !

Ousseynou savait qu'on allait venir, ainsi, de nuit, mais la vulgarité des faits, leur violence même lui éclataient au visage. Cette intrusion. Cette obligation de plier bagages en quelques instants. A peine le temps de serrer Fatou dans ses bras, de lui susurrer un dernier mot d'amour. D'entrevoir une dernière fois ses « demi-moi ». Et son père, mon Dieu, son père et sa mère... Non, il n'avait pas le temps. La voiture, déjà, disparaissait en l'emportant. Et il se sentait violé comme jamais. Ou plutôt il sentait qu'il avait violé quelque chose. Son cœur se serra. Il lui fallut plusieurs minutes avant de réaliser qu'il avait lui-même commandité les faits. Comme on commandite un crime. Il se secoua. Il la tenait sa grande aventure, enfin. Il la tenait déjà, ou presque, la clé du paradis. Pourquoi, dès lors, n'avait-il qu'une envie, celle de pleurer ?

Il se tint coi, recroquevillé contre la portière, cherchant à se remplir de tout ce qu'il avait aimé, mais la Mercedes fonçait tous feux éteints, il ne voyait rien. M'Bour, SON M'Bour s'effaçait.

\*

A l'entrée du port de marchandises de Dakar, un homme en uniforme attendait Ousseynou et ses compagnons.

- Alors ? grogna-t-il. Ce n'est pas trop tôt ! Tout le monde est déjà dans la soute et le capitaine ne décolère pas, sa licence de parking est dépassée, il demande davantage à présent, à cause de vous. Allez, vous me devez 500 000 !

Les deux organisateurs, qui précédaient Ousseynou, tentèrent de raisonner leur interlocuteur. Ils insistaient sur la distance, les contrôles policiers essuyés en cours de route.

- Ce n'est pas mon problème, les arrêta le cerbère d'un ton qui ne permettait plus la réplique. C'est à prendre ou à laisser.

Déconfit, l'un des organisateurs se retourna vers Ousseynou.

- Tu l'as vu, mon vieux ! Ce n'est pas de notre faute, et on a essayé mais on est dans la mouise, là, parce qu'on a voulu t'aider, aller te chercher dans ce fichu village.



- Mais...

- On n'y peut rien, c'est ainsi, ce n'est plus 30 000 mais le double.

- On t'avait prévenu des aléas de l'équipée, hein ? renchérit son comparse. A toi de casquer, sorry, c'est comme ça et pas autrement ! Tu paies ou tu dégages.

Ousseynou avait du mal à respirer, la sueur coulait le long de ses tempes, il devait se contraindre pour ne pas laisser sourdre la colère qui enflait en lui.

Mais à quoi bon discuter, résister, protester ? Ils étaient en position de force et il ne pouvait pas renoncer si rapidement. Que dirait-on au village ? Le regard de Fatou et des « demi-moi ». Son père. Ils se moqueraient de lui. Gentiment mais. On lui ferait la morale. Oui, il l'acceptait, il l'avait promis si, si... Mais pas si tôt. Non. Ce n'était pas si simple. Et il y avait sa bonne étoile.

Essayer, il fallait essayer, aller au bout de la tentative.

Il palpa son argent, réalisa que le nouveau montant laminait d'un coup ses réserves.

Avancer, reculer. Tout était dur à présent, compliqué, sec et sombre.

Sa bonne étoile. Il lui resterait quelques euros et...

Une chose à la fois. Traverser la Méditerranée. Ensuite, on se débrouillerait. N'avait-il pas toujours trouvé des solutions au cours de sa jeune vie ?

Sa bonne étoile. Et le bonheur des siens. L'honneur.

Il déglutit et saisit la bourse qui pendait à son cou.

\*

Le temps est une notion très relative. Parfois, il file trop vite, des grains dans un sablier, qui s'écoulent insaisissables. Parfois, il semble à l'arrêt, comme une mer plate en l'absence de vent, le *grand calme*, la hantise des marins.

Cette nuit-là, pour Ousseynou, qui longe l'enfillement interminable des maisons du boulevard du Midi, c'est le temps du fugitif, un parfum d'éternité.

Vers 1h20, une ombre jaillit d'un repli de façade, une voix l'interpelle soudain, pâteuse, comme fissurée.

- Eh ! T'as une cigarette ?

- Non, lâche Ousseynou sans se retourner, songeant qu'il serait temps de trouver un lieu où dormir.

- Eh ! Je te cause, *Azi* (ndla : *Nègre* en arabe, avec une connotation péjorative) ! Fais pas semblant de ne pas m'entendre !

Ousseynou s'est arrêté, il ne veut pas perdre de temps mais si l'homme se colle à ses basques, s'il se met à le haranguer, où cela mènera-t-il ?

- Tu crois que tu vaux mieux, peut-être, poursuit l'autre, mais tu ne pèses pas plus lourd que moi, on est tous pareils ici.

- Je suis pressé, Monsieur, répond doucement Ousseynou.

- Pressé ? On dit tous ça en arrivant ici. Comme si on avait tous ces fichus rêves d'enfant à réaliser. Mais t'inquiète, va, tu ne resteras pas pressé longtemps, je te le dis. Et je sais de quoi je cause, moi, ça fait un an que j'use mes semelles sur les trottoirs de cette ville pourrie. D'où tu viens ?

- De Dakar.

- Sans contrat de travail, hein ? Ni rien de légal ? Non, sinon qu'est-ce que tu ferais ainsi avec une valise en pleine nuit dans des quartiers pareils ? Mais regarde-moi, dis, regarde-moi bien, car c'est toi que tu verras ! Toi dans quelques mois.

- Je dois y aller.

- Dis-moi, les tiens, ils t'ont supplié de rester aussi ? Et tu crois vraiment que tu es parti pour eux ? Moi aussi je disais ça, je croyais même que je le pensais mais... Quand on réfléchit bien...

L'homme a fait un pas en direction d'Ousseynou.

- Aujourd'hui, je ne demande plus qu'une chose, chevrote-t-il, rentrer chez moi. Mais le destin en a décidé autrement. Je suis un ivrogne, je me *shoote* dès que je le peux

et avec n'importe quelle merde. Je ne peux pas retourner ainsi, hein ? Faudrait que j'aie quelque chose pour la famille, les amis. Pour pas mourir de honte. Ou pis encore : les faire mourir de honte, eux ! C'est qu'on a de l'honneur, nous, hein, Azi ? Et le sens de la famille !

L'homme a tendu une main vers Ousseynou, qui a esquissé un mouvement de recul.

- T'as pas une pièce pour moi ? Ou mieux ? Pour un frère dans la misère ?

- Non, désolé, je n'ai plus rien, je ne sais pas comment je vais moi-même m'en sortir.

- Alors, tu finiras comme moi, se rembrunit l'inconnu, et vite. Et tu sais ce que ça veut dire ? Quand t'as plus un sou vaillant dans la poche, tu peux aller place Rouppe, à deux pas du *Comme chez soi*, le restaurant le plus chic de la ville. 10 euros pour ouvrir la bouche devant la queue d'un petit vieux vicelard. Tu veux que je te fasse un dessin ? Ah, mais tu peux essayer les poubelles du resto, aussi.

Ousseynou ne peut réprimer un rictus de dégoût. Mais il se ravise, pose une main fraternelle sur l'épaule du clochard.

- On peut toujours se rattraper, dit-il.

- Non, moi, c'est foutu ! J'ai perdu mon âme. Mais toi, il est encore temps, tu es jeune, tu es fort. Rentre vite chez toi ! Sinon tu finiras comme moi !

- Je ne fume pas et je ne bois pas, réplique Ousseynou avec un zest d'irritation. Je suis fidèlement le Coran. Je sais que beaucoup ont échoué, mais je ne le puis. J'ai une famille qui m'attend. Et... Et une bonne étoile qui veille sur moi.

L'ivrogne s'est esclaffé.

- Pauvre petit gars ! Tu crois à tout ce qu'on te raconte mais tu n'as pas encore vécu. Tu ne connais pas le monde. Il va te bouffer ! Dis-toi que tout ce qu'on t'a raconté avant, c'était des histoires. Les valeurs que tes vieux ont voulu t'inculquer, des leurre ! Nos parents, nos grands-parents, toutes ces foules d'ancêtres, depuis des siècles, ils ont fait de nous des soumis, oui, des agneaux que les grands de ce monde égorgent à satiété. Ce sont les riches, les puissants, qui font la pluie et le beau temps. Et ils accaparent le beau temps, crois-moi, il n'y a que la pluie qu'ils partagent, ou qu'ils refilent, plutôt. On va suivre le destin des autres paumés, les Indiens, les Aborigènes... Se soumettre ou disparaître. Moi, c'est fait, j'ai compris, et j'abandonne la partie. Mais j'aimerais tellement que mes frères ne fassent pas la même erreur, qu'ils retournent se terrer chez eux, là où il y a encore un peu de bonheur et d'honneur, là où on respecte encore ses parents et Dieu, le Prophète, béni soit son nom... Moi, je ne suis plus qu'une épave, qui survit à peine, dans la honte et la douleur,

- je devrais me jeter sous les rails d'un train, mais je suis devenu trop lâche avec le temps.

Le clochard s'est arrêté de parler et se met à trembler. Des gouttes de sueurs glissent sur son front moite.

- Ca y est, se lamente-t-il, ça me reprend, je suis en manque. Tu sais ce que c'est, être en manque ? C'est être prêt à tuer pour avoir sa dose. Tu crois que j'ai voulu en arriver là ?

Derrière une fenêtre ouverte, un tenancier de bar passe la tête.

- Mustapha, tu dégages maintenant ! Je ne veux plus te voir avant demain ! Allez, file !

- Va te faire foutre ! rétorque l'ivrogne.

Le tenancier a quitté son établissement et se dirige vers Mustapha.

- Ouste, j'ai dit ! fait-il durement. J'en ai marre de tes simagrées qui font fuir le client.

- Je m'en occupe, intervient Ousseynou d'un ton ferme.

Le tenancier le scrute un long moment, son sourire moqueur s'efface devant l'hostilité maîtrisée du jeune Africain, sa carrure de colosse.

- Eh bien, ne traîne pas, alors, acquiesce le commerçant. J'ai déjà assez donné aujourd'hui, moi.

- On y va !

Ousseynou saisit Mustapha par le bras et tente de le faire avancer.

- Ecoute bien, mon frère, conseille-t-il à voix basse, tu ne dois pas te laisser aller. La vie est importante. Tu as sûrement de la famille qui t'aime. Pense à eux, bats-toi pour eux. Il n'est jamais trop tard.

Mustapha ne trouve rien à répliquer, il n'en a plus la force. Et Ousseynou l'entraîne vers le boulevard, avec l'impression atroce de soutenir un cadavre.

\* \*

\*

Le chalutier avait quitté le port en fendant doucement la mer huileuse. En route vers la pêche hauturière et Casablanca, au nord du Maroc, où ses flancs libéreraient leur profusion de poissons. Mais, derrière la cargaison officielle, les filets et le matériel de pêche, une autre cargaison demeurait invisible. Et silencieuse.

Ousseynou entendait le bruit sourd des moteurs disposés à la proue du navire, les crissements métalliques des machines, les craquements d'un bâtiment qui avait sûrement trop navigué. Et, par-dessus l'enchevêtrement des sons mécaniques, il y avait les éructations du capitaine, un gaillard bedonnant, petit et trapu, la tête ronde et chauve, les joues glabres, qui ne quittait jamais sa casquette, d'un blanc jauni par le temps, ni cette mauvaise humeur incongrue qui

le faisait hurler à tout bout de champ, vomissant d'un ton égal ordres et malédictions.

Etait-il toujours ainsi, dans le mépris et l'amertume, ou digérait-il encore le retard causé par ses complices ? N'avait-il pas, pourtant, perçu une compensation financière qui couvrait largement les imprévus ? Voire davantage ?

Ou ne supportait-il plus de devoir donner le change, de perdre tant de temps, encore, à s'occuper de poissons, quand un autre *animal* lui valait tellement plus de profit ? Ou tellement plus facilement, plus rapidement ?

Donner le change ? Oui, sans doute qu'avec les années, ça devait peser, comme toute besogne routinière. Quand on a perdu le fil de ses idées, de ses envies. Le fil du sens.

Oui, il faudrait passer quelques jours à chasser le poisson. Après tout, n'était-ce pas le rôle premier d'un chalutier ?

A l'abri des regards, dans les entrailles du navire, croupissaient une centaine d'êtres humains, rassemblés et comme concassés dans un espace de cinquante mètres carrés. Des hommes, surtout, et des femmes, tous abrutis par la chaleur et l'inconfort. Ils n'avaient plus la force de parler, ils se contentaient de lever les yeux, attendant l'instant magique où le panneau supérieur de la cale



s'ouvrirait pour leur offrir d'un coup le ciel et l'air. Ils étaient prévenus, pourtant, ils ne pourraient bouger avant plusieurs jours. Mais ils avaient perdu la notion du temps.

Parfois, ils échangeaient un regard, ils jetaient à la dérobée un œil sur leurs compagnons, observant la montée de la détresse chez ceux qui n'avaient pas prévu de quoi s'alimenter ou s'hydrater. Ils serraient les dents, alors, sachant que le partage, ici, était impossible. Trop de bouches à nourrir.

Ousseynou tentait de se convaincre que le paradis méritait un détour par l'enfer. Il songeait à ces autres candidats à l'émigration qui se risquaient sur l'océan à bord d'embarcations trop frêles, inadaptées à la haute mer. Ceux-là, il le savait, avaient peu de chances de réussir. Les polices maritimes, marocaine ou espagnole, en capturaient beaucoup en pleine épopée et les reconduisaient manu militari à leur point de départ. D'autres étaient saisis dans l'euphorie de l'accostage et connaissaient le même sort, ayant assimilé la traversée océane à une fin en soi alors qu'elle n'était qu'une étape. Et tous ceux-là étaient chanceux, car tant d'autres mourraient de froid ou de faim, submergés par la déferlante. Comme Moussa.

Dans la touffeur qui asphyxiait la deuxième nuit, un jeune homme était mort. A quel instant ? Comment ? Pourquoi ? Nul ne savait. Il était mort, voilà tout, tel était son destin. C'est à cela qu'Ousseynou pensait en grignotant sa galette de riz, quand de petits cris aigus l'alertèrent. Il dirigea le regard vers un coin plus obscur de la cale et distingua un étrange conglomérat. Humain. Remuant. Une femme tentait d'échapper à l'étreinte de deux hommes musculeux. L'un d'eux lui maintenait brutalement le visage contre le sol, l'autre, maladroitement, fébrilement, s'efforçait de la déshabiller.

- Laissez-moi ! Lâcha-t-elle. A l'aide ! Par pitié !

A quelques mètres à peine, les autres observaient, hagards, mais personne ne réagissait. Les taraudait les propos du capitaine. Qui n'avait rien d'un plaisantin. Qui avait mis en garde avec un rictus de férocité infernal. Au moindre incident, même minime, tous les voyageurs seraient jetés à la mer.

Ousseynou, curieusement, devinait les pensées de ses voisins. Ne surtout pas bouger, ne pas s'agiter, ne pas alerter. Tant pis pour cette femme. Qu'avait-elle, cette folle, à aller s'aventurer au milieu d'une nuée d'hommes aux nerfs à vif ? Qui plus est, au contraire des quatre autres représentantes de son sexe, quelle lubie insensée l'avait poussée à se vêtir avec élégance ?

A laisser deviner sa silhouette, ses formes ? Dans cette promiscuité ? Ces limbes hors du monde réel ? Ces limbes incendiés par la chaleur et la faim, la soif ?

- Tais-toi ! grogna l'une des autres femmes.

- Salope ! renchérit une autre. Tu l'as cherché ! On ne s'habille pas comme une prostituée pour un voyage comme celui-ci.

- Tais-toi ! réitéra la première. Sinon on va tous y passer !

Ousseynou, interdit, observait chacun avec horreur et sa raison lui disait que le boubou fuchsia de la malheureuse était semblable à celui des femmes se rendant au marché du village. Une touche de recherche. Sans plus.

- Soulagez-vous sans traîner ! gronda l'une des mégères. Dépêchez-vous ! Si le capitaine vous entend...

- On voudrait bien t'y voir, répliqua l'un des violeurs, cette salope est une vraie furie !

- Au secours ! cria la victime en haussant la voix.

- Elle va nous tuer ! se crispa l'une des femmes en s'arrachant les cheveux.

- On doit réagir ! rétorqua sa compagne en se levant.

Ousseynou sentit son cœur se libérer et s'apprêta à suivre le mouvement. Mais son âme, d'un coup, lui sembla plus lourde de dix tonnes. La mégère avait plaqué une main

sur la bouche de la victime et, de l'autre, elle la maintenait par la nuque.

- Allez, les gars ! ricana-t-elle. Déchargez-vous !

- Merci ! fit l'un des deux criminels.

Mais la malheureuse, sous lui, se débattait encore. Et son complice se mit à lui donner des coups dans les côtes.

C'en était trop pour Ousseynou.

D'un coup, il a bondi. Voilà qu'il s'avance inexorablement, indifférent aux membres étendus qu'il écrase, aux corps qu'il repousse sans brutalité mais sans ménagement.

Les rangs s'ouvrent, laissant filtrer la vague qui fond vers le conglomérat infâme.

Ousseynou attrape la mégère par les cheveux, elle se lève en grimaçant et il l'envoie se fracasser contre une paroi. Sur sa lancée, il saisit l'un des violeurs par la gorge, son avant-bras se resserre comme un étau, tandis que sa jambe se détend pour aller heurter de plein fouet le plexus solaire du deuxième. Et voilà que celui-là se dégonfle comme une baudruche et s'affaisse, tandis que le premier résiste et tente de se dégager. Mais l'étreinte se raffermi encore, des encouragements, d'abord timides puis plus fournis, sont murmurés autour des lutteurs.

- C'est bien, mon garçon ! Allah est grand ! Il ne supporte pas l'iniquité et la violence !

- Tue-le ! rugit un autre. Ces crapules ne méritent pas de vivre.

Ousseynou, un instant, hésite, surpris par sa propre force, sa propre violence. Pour un peu, il serrerait encore. Longtemps. Il tuerait. Ce n'est pas ce que lui a enseigné son père. Non. Il arrête de serrer. Mais l'homme, tandis qu'il pensait, a cessé de lutter depuis un moment et pend sous lui comme un sac de céréales. Ousseynou le lâche et s'en désintéresse. Son regard, dur, transperce la mégère qui recule, peureuse, larmoyante, ignoble. Puis l'autre violeur, qui semble compter ses os, éperdu, affolé.

- Vous recommencez et je vous tue, avertit Ousseynou d'une voix rauque qui le surprend.

Mais, à lire la peur des gredins, le fils de Ndaye devine que la leçon a porté ses fruits.

A cet instant, un bruit alerte chacun. Le capitaine déboule de l'escalier en beuglant.

- Que se passe-t-il ici ?

Il scrute la cale, mais ne remarque aucun mouvement, ne distingue que des faces contrites et soumises. Il s'arrête sur Ousseynou, qui se dresse comme un récif au milieu de la tempête, il lit sa résolution, il voit jaillir ses muscles.

- Il y a un problème ? interroge le capitaine d'une voix mal assurée.

Personne ne répond, chacun baisse la tête. A part Ousseynou.

Le capitaine lui adresse un nouveau regard, à la dérobée. Il soupire et se détourne.

- C'est bon pour cette fois, lâche-t-il en grim pant l'escalier, mais, si je redescends, mes hommes vous balancent tous à la flotte. Compris ?

Il disparaît, tandis qu'Ousseynou se penche vers la jeune femme au boubou fuchsia et l'aide à se remettre d'aplomb.

\*

Un silence poisseux submergeait à nouveau la cale maudite. On levait les yeux, on remontait les degrés de l'escalier, on scrutait la trappe qui ouvrait sur un autre monde. Depuis l'intérieur, le navire donnait l'impression d'errer sans direction, tel un vaisseau fantôme. Le temps et l'espace étaient suspendus, abolis. L'on se réjouissait du moindre bruit, de la moindre intonation, du moindre indice de sens surgissant de l'extérieur, du monde réel. Car dans le *sous-monde*, on n'osait plus parler, à peine respirer. Le capitaine avait été magnanime, mais s'il revenait...

Un bruit strident.

Dans la pénombre de la cale, tous se dévisagent, inquiets.

Une sirène ? La crise. Un incendie ? Une avarie ? Des pirates ? La police ? Le navire qui coule ?

Les cœurs sont des tambours, dont les notes assourdies roulent et percutent, dont le flux enfle, nauséeux.

- Nous sommes à Casablanca, murmure l'un des compagnons d'Ousseynou, d'un ton qui se veut rassurant.

Au-dessus d'eux, la voix du capitaine, son ton gouailleur. On s'arcboute au son familier, on tente de le décrypter, de visualiser les événements.

Le voilà qui s'esclaffe, il discute avec deux hommes aux voix inconnues. Ils viennent de grimper à bord, ce sont des douaniers.

- Alors, Ibrahim, la pêche a été bonne, cette fois ? dit l'un d'eux, une nuance d'ironie effleurant.

- Grâce à Dieu, oui, j'ai pu remplir mes frigos. Mais ce mois a tout de même été désastreux, comme vous le savez, messieurs les Douaniers. J'espère, si Dieu le veut, pouvoir enfin nourrir mes enfants. Tout dépendra de mes frais généraux.

- Nous aussi, on a des enfants à nourrir ! Grince l'un des douaniers. Notre salaire n'y suffit pas.

- La générosité est un don de Dieu, glisse son camarade, un don qu'il est utile de partager... au risque de ne pas avoir Sa bénédiction.

- Ne vous inquiétez pas, mes amis, répond le capitaine Ibrahim, vous connaissez mon altruisme et ma compassion.

- Mmmh, répond une voix qui se teinte d'hostilité.

Sur le pont, le capitaine tend une enveloppe vers les deux fonctionnaires, une enveloppe jaunie et froissée, qui porte son empreinte, la marque de l'huile qui lui salit les mains.

- Voilà mes documents de bord, commente Ibrahim avec un sourire complice, tous les détails du chargement. Plutôt bien rempli, non ? Ca pèse entre les...

L'un des douaniers, sans ménagement, une lueur de chacal dans les yeux, lui a arraché l'enveloppe et enfouit quasiment la tête à l'intérieur.

- Tu nous prends pour des imbéciles ? réplique-t-il en relevant le chef, un affreux rictus balayant son faciès vérolé.

- Cette cargaison, c'est la moitié du dernier lot, répond Ibrahim interloqué. J'en aurai davantage une prochaine fois, les clandestins, je ne peux pas les inventer, tout de même !

- Mais en cacher, ça oui, gronde l'autre douanier, en hochant sa tête d'orang-outang au-dessus de la barrique de son ventre.



- Allons ! s'indigne le capitaine en blêmissant. Je suis intègre, je n'ai jamais manqué à ma parole. Ce qu'il y a, c'est que j'ai dû filer un peu trop vite, à cause du *gros poisson*, qui, lui, n'attend pas. C'était le livrer ce soir ou faire une croix définitive sur le client.

- Ouais, lâche l'un des douaniers en crachant sur le pont.

- Longe le Quai 8 et arrête-toi près du *Roi d'Espagne*, grogne l'autre en se retournant. Arrime-toi pour le déchargement, on revient te contrôler dans une heure.

- Entendu ?

Le capitaine s'est appliqué aux manœuvres d'approche. En quelques minutes, les matelots ont arrimé le chalutier au paquebot. Déjà, Ibrahim s'active dans la cale. Et son impuissance face aux douaniers se retourne à présent contre la *cargaison*.

- Vous avez dix minutes pour plier bagages, hurle-t-il. Ensuite, je ne réponds de rien. Cachez-vous dans le hangar que vous apercevez en face du bateau. On viendra vous chercher.

Les consignes sont pour le moins rachitiques, mais il faut faire avec. Et on s'exécute sans regimber.

Le capitaine remonte vers la surface, suivi d'une cohorte silencieuse et soumise, et c'est une nuée de

baluchons, de valises qui s'écoule des entrailles du navire vers le quai, un hangar, un peu plus loin, qu'un géant blond chevelu leur indique du doigt, sans un mot, avant de les précéder.

Est-ce alors un reliquat de la prostration du bord, un besoin de se rassurer, la nécessité de se réaccoutumer à l'espace ? Car les voilà tous qui s'agglutinent sur quelques mètres carrés, alors que la salle en compte plus de deux cents.

- Taisez-vous, leur ordonne le guide aux allures de viking mais à l'accent caucasien, alors qu'aucun d'eux n'a ouvert la bouche. On viendra vous chercher, ne bougez sous aucun prétexte !

Blottis les uns contre les autres, les *hôtes* du port de Casablanca s'affaissent dans une morne apathie, une langueur morbide, de temps à autre rompue par un sursaut, quand, au loin, un chien aboie, des cris d'hommes s'échangent, de l'arabe, de l'espagnol.

Le temps, à nouveau, est suspendu.

Le hangar après la cale. Un nouveau no man's land, des limbes.

Ousseynou réfléchit, il se dit qu'il a avancé, il n'est plus qu'à 240 km de Malaga, de l'Europe.

L'angoisse et l'espoir marbrent les visages qui l'entourent, mais, lui, il arrive à se détendre progressivement,

il bénit sa bonne étoile, il voit les visages des siens en filigrane des parois glauques du hangar, et ces visages lui sourient, ils croient en lui.

\* \*

\*

Ousseynou s'est retourné pour souhaiter le meilleur à celui qu'il pense avoir mené à meilleur port. L'aider, oui, il veut bien, il l'a fait. Mais s'en encombrer, non. Il a un destin à accomplir. Pour les siens. Il est l'avenir d'une famille, d'un village. Et le philosophe de pacotille qui s'est accroché à ses basques est fichu, il le sait.

- Tu verras, crie encore celui-là alors qu'il a déjà mis vingt pas entre eux, tu deviendras comme moi ! On ne sort jamais de ce coin pourri !

Mais il ne l'écoute plus. Cette histoire n'est pas la sienne. Il ne le veut pas. Surtout pas.

Ousseynou marche tranquillement sur le boulevard. Il chantonne des refrains traditionnels, des airs qu'on lui chantait enfant, sa mère ou son père, pour l'endormir, et d'autres, plus modernes, qu'il a à son tour distillés à ses *demi-moi*.

Ousseynou est un peu perdu, certes, mais la cale, le hangar et tant d'autres choses sont derrière lui.

Ici, tout ne peut aller qu'en direction du mieux.

Mamadou, tôt ou tard, lui tendra les bras. Il le retrouvera, on n'est pas dans la jungle ou le désert, on n'est pas sur l'océan, tout est ordonné, classifié.

Rassérééné, le jeune homme lève les bras, soudain, vers le ciel étoilé, et il s'enivre de la fraîcheur de la nuit, tout lui paraît délices et volupté.

Son regard n'embrasse que ce qui se présente devant lui. Aussi ne remarque-t-il pas le manège étrange, dans son dos, d'une camionnette grise dont la progression, lente, *hoquetante*, épouse le rythme de ses pas.

Arrivé sous le pont du chemin de fer qui relie la gare du Midi à la gare du Nord, Ousseynou pense à sa terre natale, chaude et humide mais si accueillante, à son peuple souriant.

Dans son dos, la camionnette grise s'est arrêtée, mais il ne remarque rien. Des portes s'ouvrent. Il n'entend rien.

Trois hommes ont surgi, des faciès et des carrures de catcheurs. Ousseynou, cette fois, est alerté par la cavalcade, il se retourne, tente de s'extirper de sa rêverie.

Trop tard. L'un des voyous lui assène un coup de matraque à la tempe. Il crie et vacille.

Un autre lui happe le bras et le tord à la manière d'un expert en arts martiaux.

Ousseynou perd à demi conscience, à peine entend-il pleuvoir des insultes, qu'il ne comprend guère.

- Monte, sale nègre ! crache une voix en français.

Le voilà poussé dans le véhicule. Sans ménagement. Le contact d'un fond métallique, rêche et glacé.

Un bruit de moteur. La camionnette qui redémarre, Ousseynou qui voudrait revenir à lui, qui n'y parvient pas. Cette sensation atroce d'être au fond d'un puits, pataugeant dans une eau putride et bourbeuse, qui l'immobilise, l'entraîne.

Quelques poignées de secondes, à peine, et le véhicule s'arrête déjà.

En face, l'on distingue le prestigieux collège Sint-Jans-Berchmans. Qui attire les élites, qui exhale et exalte travail et discipline, bonne conduite et bonne conscience, sourires timides et formules de politesse. Un coin de paradis, en somme.

Mais, à quelques encablures de l'Eldorado du Savoir et de la Morale, la camionnette disparaît sous l'ombre d'ogre d'un pont qui suinte la misère et l'horreur. Le contrepoint de la ville et de la société policée, ses ténèbres et sa puanteur

aux relents d'urine, sa saleté déclinée en tags vulgaires, racistes, obscènes.

La marge. A deux pas de la page virginale. Monde et contre-monde.

Deux bras soulèvent Ousseynou et le tirent hors du véhicule.

\* \*

\*

Le camion frigorifique a fait marche arrière sans prévenir, failli défoncer le mur de briques près duquel s'étaient entassés les migrants. Un cri, l'ordre de freiner, et voilà qu'il se fige dans un grincement rugueux, dégageant une odeur de lampe à pétrole.

Il n'a pas l'air bien rassurant, ce camion, et pourtant... Pourtant, les signes adressés aux clandestins ne laissent guère de part à l'interprétation, il va falloir y entrer et s'y cacher, à 30 se compacter Dieu sait comment pour remplir le moindre interstice, plus facile en changeant d'état sans doute, en se liquéfiant.

30 ! Que 6 hommes décidés et peu amènes encadrent, comme des chiens de bergers.

On grimpe.

Ousseynou lève les yeux vers le ciel et aspire une grande gorgée d'oxygène. Puis il hisse son grand corps vers l'intérieur.

30 !

Direction Tétouan, une ville située à plus de 200 km au Nord-Ouest du Maroc.

\*

Le camion frigorifique roule à vive allure sur les sentiers, évitant autoroute et nationale. Le chauffeur, qui l'a parcouru des centaines de fois, connaît son itinéraire par cœur et sait décélérer quand il le faut. Aux carrefours, par exemple, que les autorités surveillent avec un soin jaloux.

Devant lui, un break chargé de légumes paraît ralentir sa course mais il ne s'en offusque pas, il s'obstine à en épouser l'allure, servilement. C'est qu'il s'agit d'un leurre, un *vaisseau compagnon*, un poisson-pilote, un espion, qui prévient les anicroches et les contrôles, indique les voies à suivre ou à éviter.

Rassuré par son guide, le chauffeur du camion concentre davantage son attention sur ce qui le suit, ses yeux fixent régulièrement le rétroviseur, guettant toute irruption.

A l'arrière du véhicule, sous la bâche, la cargaison d'Ibrahim ne bronche pas, soumise et patiente. Un décor de peinture moderne, un conglomérat de bustes et de membres juxtaposés dans le désordre, des signes, des symboles, des expressions. Que disent-ils ? Sont-ils encore des individus avec des pensées et des émotions distinctes ? Ou sont-ils un tout qui palpite, tremble et espère d'une seule voix ?

Chaque creux, chaque bosse, sur la voie carrossable, rappelle à chacun qu'il vit, même si sa vie s'apparente à une apathie morbide.

Pressé, stressé, le chauffeur ne prête guère attention aux réactions de sa cargaison, comme il ignore tout autant les divagations téléphoniques de son acolyte.

Amener le colis à l'endroit prévu et toucher la récompense. Ne surtout pas se faire remarquer. Sinon ce serait la prison ou parler, mais parler, dans le milieu, ça coûte cher. Alors...

La route. Que la route.

A quelques km de Tétouan, la partie se fait plus ardue, pour le chauffeur comme pour sa cargaison. Car il s'agit à présent d'emprunter une voie rocailleuse qui mène de l'autre côté de la montagne.



L'exercice est périlleux, en montée puis en descente, car le passage est étroit, la camionnette en dévore toute la largeur, érodant, cisailant, labourant le flanc qui domine le vide.

Depuis l'avant du véhicule, la vue est impressionnante, les chocs et les bruits aussi. Bientôt, la progression passe en revue des carcasses de voitures abandonnées en contrebas. Mais les clandestins, entassés qu'ils sont, et quasi emballés sous la bâche, ne voient rien, tout en devinant. Car, à chaque virage, les cœurs se serrent ou glissent vers l'estomac, il y a des nausées, des vomissements et jusqu'à des rivières de sang giclant des narines.

Mais le silence, toujours. L'horreur, c'est le prix à payer. Et la douleur, l'humiliation, la peur.

Le tout pour le tout. Phrase creuse qui prend soudain tout son sens.

Le chauffeur a poussé une exclamation de joie.

Au tournant d'un sentier, un homme est assis sur un rocher et fume une cigarette. D'un air entendu, alors que le camion ralentit, il lève une main nonchalante et indique une voie qui se perd dans les broussailles.

Le chauffeur donne un violent coup de volant et quitte la route, s'engageant quasi à l'aveugle dans la végétation. Puis, nouveau coup sec, sur le frein cette fois, et c'est l'arrêt.

Devant, un sentier qui se précipite vers la mer, quatre hommes corpulents en maraude, un caboteur maintenu à ras de terre.

- Il était temps ! beugle l'un des marins au chauffeur, qui a ouvert la portière. Moins une ! On allait prendre le large, espèce d'enfoiré !

- Tu roules comme un veau, éructe celui qui semble le chef. Rappelle-moi de te remplacer !

Le chauffeur baisse la tête mais ne bronche pas. D'un pas mal assuré, il se dirige vers l'arrière de son camion et soulève la bâche.

- Allez, descendez ! gronde-t-il sans aménité.

- Dépêchez-vous ! On n'a pas la nuit, crie l'un des marins alors que la cargaison peine à s'ébrouer.

Les trente candidats à l'exil se précipitent vers l'embarcation, remuant un semblant de forces.

« D'une boîte de sardines à l'autre, grimace Ousseynou. A force de macérer, on finira par avoir des allures de figes pourries ! »

Mais il joue des coudes comme les autres et, son gabarit aidant, il réussit à se coincer dans une zone plus confortable, mieux abritée.

Un marin, le seul qui a pris place à bord, tente de mettre le moteur en marche mais il grasseye, renâcle, et il

faut bien vingt essais pour qu'une hélice se décide enfin à tourbillonner sous l'eau.

- Que Dieu vous garde ! a lancé le chauffeur du camion, mais si bas que personne ne l'a entendu, à moins qu'il ne voulut justement s'adresser qu'à lui-même

\*

Le détroit de Gibraltar.

La distance qui sépare l'Afrique et l'Europe, s'avère ici assez dérisoire. 14 km tout au plus. Qu'un bateau adéquat met deux heures à franchir. Mais... une coquille d'œuf ?

Le détroit de Gibraltar.

Les vagues y sont énormes, les courants marins nombreux. Qui oserait s'aventurer sur une coquille d'œuf, si ce n'est un pilote chevronné ou un fou, à moins qu'il ne faille être les deux ?

Mais combien lui faudrait-il alors ?

Ousseynou a osé la question et on lui a répondu. 7 heures.

7 heures !

Durant les deux premières heures, tout s'est bien passé. La cargaison se tient coite et observe la lune en

soupirant, en espérant. L'allure est tranquille, trop peut-être, car l'homme qui tient la barre paraît s'assoupir.

Et soudain...

Un énorme chalutier, toutes lumières éteintes (qu'a-t-il à cacher ?), a coupé leur trajectoire à moins de quarante mètres. Le pilote des clandestins tente de changer de direction mais il n'y parvient pas. Les remous engendrés par les moteurs ont levé une déferlante et voici qu'une première vague s'abat sur la frêle embarcation. Pris de panique, les passagers se lèvent et veulent offrir, instinctivement, un contrepoids. Mais un monstre d'écume et d'eau rugit et se dresse, une vague formidable qui vient balayer la coquille d'œuf, précipitant plusieurs malheureux à la mer.

- Ousseynou ! hurle une voix de femme.

Le jeune homme reconnaît celle qu'il a sauvée du viol, une main qui se lève, une tête ballotée par la houle. Mais que faire ? Déjà, il ne voit plus rien. La nuit s'est faite plus sombre et recouvre la scène, comme un linceul, les malheureux ont disparu, il n'y a plus que le grondement infernal des vagues et le bruit du moteur.

On s'accroche pour ne pas sombrer, on prie, on s'arcboute comme on peut aux planches qui ploient.

Le calme. A nouveau. Comme si tout n'avait été qu'un rêve, un cauchemar.

Mais les clandestins se sentent plus à l'aise à présent. Comme s'ils avaient maigri, comme si le bateau avait grandi, ou alors....

Oui, plusieurs d'entre eux ne sont plus là, ils ne connaîtront jamais la terre promise.

Le prix à payer ?

Eux plutôt que nous ?

On s'est comptés. Curiosité morbide ?

23 ! Et ils étaient 30. Donc...

Des gestes de prière s'esquissent, des sentences falotes sont lâchées, du creux en quête de sens, ou de bonne conscience. Car tous le devinent, le bonheur d'une poignée se bâtit sur la détresse du plus grand nombre, la mort parfois, souvent. Le malheur comme un engrais du bonheur des Elus ?

Ousseynou entend ces mots et perçoit ces pensées, une grimace le défigure un instant, il doute.

Le temps a défilé. Une paix nauséuse, une tranquillité poisseuse. Aux yeux d'Ousseynou. Car la majorité de ses compagnons de route paraissent soulagés et décidément oublieux.

Le passeur vient d'apercevoir au loin les côtes espagnoles, il semble chercher la meilleure voie d'accès.

Autour de lui, les mines sont à la joie, l'euphorie affleure, mais Ousseynou, qui connaît si bien la mer pour l'avoir tant pratiquée, a remarqué une hésitation chez le pilote, une lueur de fébrilité dans son œil, une tension. La tension qui précède l'action.

L'appréhension l'envahit, il sent poindre l'appel de l'instinct.

Et, soudain, alors que l'embarcation n'est plus qu'à quelques coudées de la terre ferme, alors que le passeur a intimé l'ordre de se coucher et que chacun se soumet, comme s'il y avait un ennemi proche, qu'il fallait échapper aux regards, Ousseynou se lève et plonge dans la mer.

Le pilote l'a-t-il vu ? Sans doute que non, car il est trop accaparé par ses propres manœuvres.

Plus loin, Ousseynou suit la scène, accroché à un rocher, et ses yeux, qui précèdent sa raison, s'arrondissent progressivement.

Devant l'embarcation, une petite crique se présente. L'abri providentiel ? Non. Car les yeux du pêcheur se fixent sur les récifs, les tourbillons qui se profilent. Il voudrait crier mais sa voix se fige quand le pilote bondit en direction d'un rocher émergé. L'horreur envahit le fils de Wolof. Car ses yeux ont compris.

Il voudrait détourner la tête, ne rien voir, mais ses yeux ne lui obéissent plus et ils lui imposent le spectacle hideux du naufrage. Les planches qui explosent, les corps qui se fracassent contre les récifs, les traînées de sang et les hurlements, l'épouvante et la souffrance, la gueule marine qui attire et aspire, complice effroyable du crime monstrueux.

Un accident tragique ? Non. Non, non !

Ousseynou devine le coup monté, la stratégie immonde de la bande infernale. Les frais de passage encaissés, à quoi bon s'encombrer ? La disparition des témoins limite les risques de remonter la filière, le pilote, *délesté*, se sortira plus aisément des mailles des contrôles. Et qui se souciera, ici, de l'origine de quelques cadavres ? Des Africains. Qui n'intéressent personne. D'autant que la police côtière a trop à faire. Pas d'enquête, pas de questions. Un accident. Les risques du *métier*.

Ousseynou a atteint la terre ferme, en traînant sa valise. Il ne s'attarde guère, car il aperçoit au loin une patrouille, il s'enfonce dans un conglomérat de broussailles, regrettant de ne pouvoir s'occuper du pilote.

En préparant son départ pour l'Europe, Ousseynou avait rassemblé les récits, les conseils.

Il savait qu'il valait mieux éviter les trains internationaux et emprunter des régionaux, moins contrôlés.

Il savait que la distance à parcourir, de Malaga à Bruxelles, serait de 2 300 km. Qu'il lui faudrait plus de 5 jours.

Malaga, Séville, Cordoue, Tolède, Salamanque, Bilbao. Trois jours passés à somnoler à travers le défilement des paysages.

La France, enfin. Où les accords intracommunautaires limitent les risques.

De fait, l'autobus qui l'emmène au milieu d'un essaim de touristes espagnols vers les Pyrénées atlantiques, puis à Biarritz, ne s'est même pas arrêté au contrôle des douanes, où, d'ailleurs, aucun policier ne paraît présent.

En France, il sait que le risque est moins grand en longeant la côte ouest. Et il a l'impression de se sentir un peu chez lui, la chaleur de la langue commune, et celle des gens aussi.

Trains, bus.

Biarritz, Bordeaux, Nantes, Le Mans, Rouen, Lille.

Lille. La frontière. La porte de la Belgique.

Le train de Lille à Bruxelles.



Ces deux derniers jours de voyage sont une renaissance. Ousseynou réapprend à respirer, à espérer. Il oublie tout. N'existent que son village puis la France. Tout ce qui s'est passé entre les deux étapes n'est plus, un trou noir, absolu. Sinon, comment pourrait-on vivre ? Vivre en sachant ?

De Lille à Bruxelles, un voyage en apesanteur.

Des contrôleurs, certes, mais avenants.

Pas de policiers, de douaniers.

Des tickets, qu'il présente fièrement, avec un zest d'empressement que ne remarquent même pas les fonctionnaires blasés.

Un destin.

La protection d'Allah.

14 euros en poche, certes, ce n'est pas Byzance.

Mais Mamadou remédiera à tout cela.

14 euros mais un coffre immense, en lui, empli de lingots d'optimisme.

\*\*

\*

Les trois voyous, des costauds vêtus de pied en cape en ersatz de militaires, ont sorti barre de fer, matraque, batte de base-ball, et voilà qu'ils se mettent à frapper Ousseynou.

En accompagnant la raclée de bordées d'injures. D'où vient toute cette haine ? s'interroge le jeune homme, qui se protège le visage de ses bras avant de feindre le coma.

- Alors, on est moins fier, hein, salaud ? l'apostrophe l'un des délinquants en reprenant son souffle. Tu croyais pouvoir tabasser mon frère et t'en tirer à bon compte ?

« Mais de quoi parle-t-il ? Songe Ousseynou. »

Il voudrait leur dire qu'il y a malentendu mais il n'en a pas la force. D'ailleurs, une image remonte à la surface. Oui, il a bousculé quelqu'un tout à l'heure, pour sauver un homme.

- On nous a dit que c'était un grand balèze noir, reprend le chef des voyous. Qui se la jouait Clint Eatswood. Je casse et je me tire. Mais c'est du cinoche, le nègre ! T'es pas à Zoulouland ici mais sur nos terres ! Tu piges ? Nos terres ? Alors, on ne la joue pas « sheriff » ici. Tu piges que dalle ? On s'en fout, au fond, je ne crois pas que tu auras encore l'occase de méditer tout ça, je n'accorde pas de seconde chance, moi, ça, je ne suis pas un putain de bon samaritain.

Comment a-t-il fait ? Profitant du bref moment d'accalmie, Ousseynou s'est redressé d'un bond. Et voilà qu'il bouscule violemment les trois brutes, qu'il transperce le rempart de leurs corps pour se mettre à courir. Et ceux-là,

sidérés, mettent quelques secondes à réagir, à s'élaner à sa suite comme une meute de chacals.

Ousseynou a longé le collège et court sans se retourner. Comme un fou, un désespéré.

Il a l'impression de voler, d'échapper, mais, à mi-chemin entre le début de l'échangeur de la gare du Midi et celui de la rue de Stalingrad, une main, dans son dos, le saisit au collet. Ousseynou, déséquilibré, vacille et s'écrase sur le sol.

- Tu crois que tu peux t'en sortir comme ça ?  
s'indigne le frère de sa victime.

Ousseynou s'appuie sur ses coudes endoloris et redresse le buste en direction des assaillants. Pour la première fois, il a l'occasion de détailler les traits vulgaires, déformés par le mépris, la rage, le désir de vengeance. Il remarque la bave qui suinte au creux des bouches, il découvre une inhumanité féroce, bestiale qui lui était encore inconnue.

« Le lion, dans la jungle, est sauvage, s'étonne-t-il de penser, mais sa sauvagerie est noble, quand celle-ci n'est que veulerie, abjection. »

Pour la seconde fois de sa courte vie, il se surprend à ressentir du dégoût, un dégoût si profond qu'il en balaie la peur et la réalité de la situation.

« Quelle est la vraie réalité, s'interroge-t-il, mon village et la pêche, les amis et le soleil, ou Ibrahim, le chalutier et les violeurs, le pilote immonde, ces crapules ? Ai-je vécu dans une bulle de rêve ou suis-je tombé dans les marges du monde ? »

Mais la philosophie n'a qu'un temps, fait d'images et de sensations plus que de mots, car le voilà agrippé par six bras, une étreinte d'araignée géante. On le soulève, on le hisse.

- Que faites-vous ? s'exclame Ousseynou, qui n'obtient aucune réponse.

La liberté. D'un coup. Des mains qui s'ouvrent. Il plane. Non, il tombe.

En un instant, quelques flashes crépitent dans son cerveau. Des images de sa femme et de ses enfants, son père et ses conseils, leurs rires.

Un parfum de bonheur l'étourdit, disloqué, comme son corps, quand il s'écrase 5 mètres plus bas sur le capot d'une voiture.

La douleur, un océan de douleur, des vagues qui sont autant d'aiguilles qui lui perforent le corps et l'âme.

Ousseynou émerge peu à peu, sa conscience se reconstitue.

La souffrance, qui lui laboure le corps.

Plus de cris, de coups, le silence.

Une mare de sang tout autour de lui, son sang.

Ousseynou rassemble le peu de forces qui lui restent, il parvient à pivoter sur un flanc, à se laisser glisser vers la terre ferme.

Ses os, ses muscles, ses nerfs, tout son être hurle à l'intérieur de lui-même.

- Un refuge, songe-t-il, je dois trouver un refuge.

Et voilà qu'il entreprend de remettre en marche la machine de sa chair. Et voilà qu'il s'éloigne, chancelant, claudiquant, muselant ses cris de douleur.

\* \*

\*

Le docteur Gaspard, en sueur, s'affaire avec le défibrillateur.

- Mettez-lui le capnomètre ! Vite, bon sang ! Combien d'isoprénaline ? Non, ce n'est pas bon. Augmente un peu la dose. Si cela ne marche pas, je passe en MCI\*. Allez ! Nom d'un chien ! Mais réveille-toi ! Ne te laisse pas aller.

\* technique qui consiste à pratiquer une incision sur la poitrine, au quatrième espace intercostal gauche, et à y introduire un dispositif qui se déploie à l'intérieur, comme un parapluie, contre le péricarde, permettant ainsi de presser directement sur le cœur.

Le médecin insiste encore et encore, tandis qu'autour de lui les membres de son équipe, l'un après l'autre, relâchent leur action, laissent pendre leurs membres le long du corps, penauds, impuissants.

- Réveille-toi ! crie-t-il une dernière fois.

- Docteur, chuchote Monique en lui tirant le bras, c'est fini. Fini !

Le moniteur laisse filtrer un bruit aigu, continu.

Ousseynou, sur la table d'opération, définitivement inerte, a rejoint son paradis.

Sur une table proche, en se retournant, Monique s'attarde sur un bracelet en cuir brun, ses fioritures dorées et argentées. Elle le prend et semble un instant le soupeser comme le poids dérisoire d'une vie. Que signifie-t-il ?

Il a des allures de trésor car il est le reliquat d'une existence, un reliquat mystérieux et absurde, insondable.

Un trésor de pacotille.

Au même instant, ailleurs mais pas très loin de là, dans la même métropole de Bruxelles et, pour ainsi dire,

dans le même quartier, un certain Mamadou, Sénégalais d'origine, se réveille en expirant profondément, jette un œil au réveil qui le toise du haut de la tablette voisine et se met à siffloter gaiement.

- Ah, c'est aujourd'hui ! Enfin ! Quelle joie, si tu savais, Ousseynou, mon ami, mon frère !

D'un coup, il bondit hors du lit et court sous la douche.

- Je n'arriverai jamais à patienter jusqu'à ce soir ! Soliloque-t-il en se savonnant. Je crois que je vais déjà filer vers la gare du Midi et passer la journée à faire les boutiques. Tu verras, Ousseynou, quel accueil je te réserve, la belle vie que tu vas avoir ici !



Abel Boualem : Kinésithérapeute,  
Economiste, voyageur d'affaires et humaniste.